

REVUE SPIRITE

JOURNAL



D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

27^e ANNÉE

N^o 2

JANVIER 1884

HENRI MARTIN, SA MORT, SES CROYANCES.

L'esprit du grand historien *Henri Martin*, l'homme doux, généreux et serviable qui aimait la France par dessus toutes choses, a laissé son organisme matériel à la terre pour s'enlever vers les régions éthérées, attiré par affinité sur une planète supérieure à la nôtre. La France a perdu l'un de ses nobles enfants, sinon le meilleur.

Son testament avait ce codicille, cette clause religieuse qui couronne cette vie si remplie et si fermement conduite à un but nettement déterminé :

« Je désire que mes funérailles soient simples et qu'on donne
« aux pauvres, c'est-à-dire au bureau de bienfaisance et à la caisse
« des écoles, le surplus de ce qu'auraient coûté des obsèques d'une
« classe supérieure. Je ne veux pas de ce que l'on appelle enterre-
« ment civil, de peur d'équivoquer sur mes sentiments religieux,
« et quoique ces sortes de funérailles n'impliquent nullement une
« profession d'athéisme et de matérialisme.

« L'enterrement catholique n'implique pas davantage, dans l'es-
« prit de la plupart de ceux qui pratiquent encore ces rites de nos
« pères, l'adhésion aux doctrines de l'ultramontanisme et du concile
« de 1870; néanmoins, là aussi, l'équivoque serait à craindre et l'on
« pourrait supposer de ma part une acceptation tardive de prin-
« cipes que j'ai combattus toute ma vie et que je ne cesse pas de
« considérer comme funestes à tous les points de vue.

« Voulant donc conserver à mes funérailles une forme religieuse,
« et croyant à la transformation et non à la négation des grandes

Janvier.

« traditions de l'humanité ; considérant que nous sommes issus du
« christianisme, comme il est issu lui-même des traditions du mon-
« de antique, et que nous ne devons pas renier cette origine, je veux
« qu'on appelle à mes funérailles un pasteur protestant, et de pré-
« férence un pasteur protestant libéral, de ces groupes dont les idées
« et les sentiments sont les plus rapprochés des miens, puisque
« mes croyances personnelles n'ont pas d'organe constitué et que
« ceux qui les partagent, quoique nombreux, ne font pas un corps.
« (30 mars 1883). H. MARTIN.

M. de Pressensé a dit avec raison, dans le journal *les Débats*, que notre grand historien national était un spiritualiste ardent, élève de *Jean Raynaud*.

Nous avons entendu affirmer bien des fois à Henri Martin que l'irréligion était le plus sûr moyen de perdre, non seulement une forme de gouvernement, mais une nation ; il est parti soudainement pour le grand voyage, vers cette haute région de l'immortalité dont la ferme croyance avait été, d'après lui, la foi indestructible de notre race dès le temps de son origine.

Cette foi indestructible renaît de ses cendres actuellement ; le spiritisme en est la preuve la plus complète, à cette époque de transition où l'humanité, au milieu des ferments de progrès qui la saturent, et de son évolution vers le droit et la liberté intellectuelle et politique, voit tomber en décrépitude les vieilles institutions sous la poussée irrésistible de conceptions sociales nouvelles. Oui, le spiritisme, ce serviteur de tous les progrès, proclame la fraternité universelle, l'émancipation spirituelle, l'harmonie magnétique qui doit attirer vers le même but tous les enfants de la terre, comme le résultat inéluctable de tout développement matériel, intellectuel et moral.

Le spiritisme, religion rationnelle, élevée, qui rejette la superstition, le miracle et le surnaturel, et n'admet que le fait brutal parfaitement établi, évident, à l'aide de l'investigation suivie, qui rejette le dogme et ses chaînes, tend à relier les hommes entre eux par une unité puissante ; il leur donne, sur la divinité, la conception la plus haute et la plus rationnelle. Le spiritisme repoussant le Dieu personnel, arbitraire, plein de rancunes, l'admet comme principe de paternité et d'amour universels, de justice basée sur des lois équitables de rétribution et de compensation ; c'est un Dieu qui veut, pour notre humanité, un *mode d'existence* en rapport avec cette justice, mode qui se renouvelle sous l'action des mêmes lois

lorsque notre esprit entre par la dissolution de son instrument corporel en possession d'une vie plus libre dans l'erracité.

Henri Martin pensait comme les spirites, et leurs aspirations étaient les siennes, et cependant il ne s'est jamais dit partisan du spiritisme ; il l'a même attaqué dans un livre aujourd'hui disparu de la circulation. Comme Victor Hugo, il lui répugnait de se dire adepte d'Allan Kardec et partageait cependant la croyance de nos pères les Gaulois, croyance similaire à celle, dans le fond et dans la forme, que développe le *Livre des esprits* ; le volume si instructif de *L'Esprit des Gaules*, de Jean Raynaud, le prouve surabondamment et l'*Histoire de France* d'Henri Martin en est la sanction la plus haute par les développements nouveaux qu'il donne à cette question capitale de nos origines nationales au point de vue politique, social et religieux.

Pour bien prouver l'identité de quelques-uns des principes sur lesquels le druidisme se base avec ceux qui forment les points fondamentaux de la doctrine spirite, nous allons donner quelques TRIADES parmi les 46 que nous ont laissées les bardes du moyen-âge, les disciples de la corporation savante et religieuse des Druides qui domina la Gaule avant l'ère chrétienne, exactement comme le clergé latin au moyen âge.

Ces triades, sur lesquelles les auteurs grecs et latins nous ont laissé des notions précises, sont le développement secondaire de la doctrine religieuse des druides ; elles font corps avec le fond de cette doctrine, ne peuvent s'expliquer que par elle, remontent par une génération logique aux dépositaires primitifs de la religion druidique et sont complètement en dehors du christianisme ; l'ensemble des *triades* prouve distinctement qu'elles ont un cachet de haute antiquité.

Les druides avaient une prédilection particulière pour le nombre TROIS, les monuments gallois le fixent par la vue.

Ce nombre précis et la coupe trinaire de ces monuments leur permettaient de transmettre facilement leurs leçons, de les graver indélébilement dans la mémoire de leurs élèves.

Diogène Laërce, parmi tant d'autres qui avaient cours, nous a donné anciennement cette belle triade : « *Honorer les êtres supérieurs, ne point commettre d'injustice, et cultiver en soi la vertu virile* », triade qui résume d'une manière très succincte l'ensemble des devoirs de l'homme quant à lui, quant à ses semblables et quant à la Divinité.

On a remarqué que les triades touchaient à toutes les branches du savoir humain, science, morale, droit, poésie. M. Adolphe Pictet l'a surabondamment indiqué, et l'éminent philosophe André Pezzani le prouve logiquement dans la *synthèse des Druides* annexée à son beau et bon livre : *Une philosophie nouvelle* ; Jean Raynaud et Henri Martin l'établissent d'une main sûre, avec amour.

1.— Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : *Un Dieu*, une *vérité* et un *point de liberté*, c'est-à-dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition.

4.— Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui *doit constituer le bien parfait*, ce qui *doit vouloir le bien parfait*, et ce qui *doit accomplir le bien parfait*.

7.— Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accorder : ce qu'il *y a de plus avantageux*, ce qu'il *y a de plus nécessaire*, et ce qu'il *y a de plus beau pour chaque chose*.

9.— Trois choses prévaudront nécessairement : *La suprême puissance*, *la suprême intelligence*, et *le suprême amour de Dieu*.

Dieu étant placé par les triades, dans une sphère éternelle et inaccessible, elles font naître les âmes de l'abîme, des bas fonds de l'univers (*annwfn*), pour les faire passer dans *Abred* le cercle des migrations ; après une série d'existences, selon l'usage plus ou moins bon de leur liberté, les âmes s'élèvent dans *Gwynfyd*, le cercle suprême où leurs migrations se terminent. Là, elles ont pleine conscience de leur individualité, conservent perpétuellement leur activité, leur vie est celle de la félicité.

Jamais l'âme ne s'absorbe, ne se perd dans la divinité immuable (point de Nirvana) ; elle ne peut même pénétrer, si pure soit-elle, dans le *Ceugant*, cercle de l'infini, cercle spécial où réside l'être incommunicable, l'*Etre suprême*.

Les triades n'ont point de mots pour dénommer l'enfer, le tartare, etc.. Selon elles, les âmes, toujours maîtresses de leur liberté, souffrent pour expier leurs fautes, ont pour objectif un meilleur avenir en se dépouillant de leurs vices, et cette évolution vers le bien ne se peut sans des existences successives, heureuses, ou malheureuses, effectuées dans le cercle des migrations comme châtiement volontaire choisi par ces âmes. Dans certains cas, elles rétrogradent jusqu'à l'abîme (*Annwfn*), où elles prennent naissance et qui semble être la vie animale ; mais les triades du cercle d'*Abred* prouvent que cette rétrogradation ne fut qu'un point secondaire dans la religion druidique et sa haute philosophie.

15.— Trois choses nécessaires dans le cercle d'Abred, le moindre degré possible de toute vie et de là son commencement ; la matière de toutes les choses, et de là accroissement progressif, lequel ne peut s'opérer que dans l'état de nécessité ; et la formation de toutes choses de la mort, et de là la débilité des existences.

18.— Trois calamités primitives du cercle d'Abred : la nécessité, l'absence de mémoire et la mort.

20.— Trois choses nécessaires, dans le cercle d'Abred : La transgression de la loi, car il n'en peut être autrement (le péché) ; la délivrance de la mort ; l'accroissement de la vie du bien par l'amour de Dieu, qui embrasse toutes choses.

21.— Trois moyens efficaces de Dieu, dans Abred : La nécessité, la perte de la mémoire et la mort.

22.— Trois choses sont primitivement contemporaines : L'homme, la liberté et la lumière.

23.— Trois choses indispensables à l'homme pour le faire triompher du mal : La fermeté contre la douleur, le changement, la liberté de choisir ; et avec le pouvoir qu'a l'homme de choisir on ne peut savoir avec certitude où il ira.

27.— Les trois choses principales à obtenir dans l'état d'humanité : La science, l'amour, la force morale, au plus haut degré possible de développement, avant que la mort ne survienne. Cela ne peut être obtenu antérieurement à l'état d'humanité, et ne peut l'être que par le privilège de la liberté et du choix. Ces trois choses sont appelées les trois victoires.

30.— Trois différences essentielles entre l'homme ou tout autre être, et Dieu : l'homme est limité, et Dieu ne saurait l'être ; l'homme a un commencement, et Dieu ne saurait en avoir ; l'homme doit nécessairement passer par des changements d'états successifs dans le cercle de Gwynfyd, à cause de son impuissance à supporter l'éternité du Ceugant, et Dieu ne saurait changer, car il peut supporter toute chose, et cela avec la félicité.

32.— Trois choses qui seront rendues à l'homme dans le cercle de Gwynfyd : le génie primitif, l'amour primitif et la mémoire primitive ; car sans cela il n'y aurait pas de félicité. (Le génie primitif s'appelle Awen dans le langage Druidique ou Gallique.)

33.— Les trois puissances (fondements) de la science : la transmigration complète par tous les états des êtres ; le souvenir de chaque transmigration et de ses incidents ; le pouvoir de passer à volonté, de nouveau, par un état quelconque en vue de l'expérience

et du jugement. Et cela sera obtenu dans le cercle de *Gwynfyd*.

45.— Les trois plénitudes du bonheur de *Gwynfyd* : *participer de toute qualité avec une perfection principale ; posséder toute espèce de génie avec génie prééminent ; embrasser tous les êtres dans un même amour* avec un amour en première ligne, savoir : l'amour de Dieu, et c'est en cela que consiste la plénitude du ciel de *Gwynfyd*.

46.— Trois nécessités de Dieu : *Etre infini en lui-même ; être fini par rapport au fini ; être en rapport avec chaque état d'existence dans le cercle de Gwynfyd*.

Telle est cette doctrine originale, si complète, celle que partageait Henri Martin ; elle touche à tout ce que l'Inde et Schelling ont dit, à ce que la race indo-européenne nous a laissé dans ses traditions les plus reculées et, fait remarquable, ce système philosophique ne porte pas de trace de la métaphysique et de la théologie. C'est un idéal nouveau, étonnant de grandeur, et nous comprenons que notre grand historien national se soit laissé porter vers lui, que son œil ait plongé dans ces magnificences, que sa conscience en ait été satisfaite.

La triade 18 offre, dans le *cercle d'Abred* et de ses diverses phases, et d'une manière concise, ce que la destinée humaine donne comme côté sombre ; dans *Annwfa* c'est, exclusivement, que les *ténèbres* règnent, avec la *nécessité* qui force l'homme à avoir conscience de lui-même, à devenir toujours plus libre, et par la mort à ne pas être obligé de recommencer les existences d'épreuves et perdre la mémoire de la vie passée ; il doit, en un mot, vouloir s'échapper des liens d'*Abred*. La mémoire ne lui est rendue qu'en se délivrant de ces liens et dans l'intervalle de ces renaissances ; elle devient complète seulement, dans le *cercle du bonheur*, privilège extraordinaire qu'il a acquis par un travail constant sur lui-même, lorsque, missionnaire divin, tous les termes de sa vie individuelle peuvent être embrassés d'une seule vue rétrospective, nette et rapide comme la pensée.

La triade 19 indique que l'homme a pour dernier terme de son développement la *science* et la *sagesse parfaites*, dans le cercle de *Gwynfyd*.

La triade 30 pose l'infranchissable limite qui sépare la création du Créateur et les séparera toujours ; il n'y a pas d'absorption dans la substance divine, comme le veut le panthéisme indien ; l'esprit conservera sa *personnalité propre* dans *Gwynfyd*, seulement

il y passera (toujours plus heureux), par des états divers d'existence et ne pouvant supporter une invariable éternité d'être en tant que créature. Dieu seul trône dans *Ceugant* ; inabordable aux autres êtres, il est dans le monde et en dehors du monde, dans le mouvement et l'immobilité, dans le fini et l'infini, dans le temps et l'éternité. *Rien ne peut troubler sa quiétude parfaite.*

La triade 36 est fort importante, en établissant que : les trois puissances, fondement de la science, sont : *La transmigration complète par tous les états des êtres ; le souvenir de chaque transmigration et de ces incidents ; le pouvoir de passer à volonté de nouveau par un état quelconque*, en vue de *l'expérience* et du *jugement* ; et tout cela dans le *cercle de Gwynfyd*. Cette triade donne la clef des traditions bardiques et de leur tendance à la métempsycose. L'homme, en possession de son génie primitif ou de son *Awen*, et des pures félicités de l'amour dès qu'il a vaincu le *mal*, la *mort*, l'*ignorance*, conserve par l'étude inépuissable des œuvres de Dieu un champ incommensurable ouvert sans cesse à son activité individuelle ; il entasse trésors sur trésors intellectuels, le grand livre de l'univers étant ouvert pour celui qui peut y lire couramment.

De *Gwynfyd*, l'esprit peut, en vue du *jugement* et de *l'expérience*, recommencer ses *transmigrations*, privilège qui fournit la théorie des *envoyés divins*, des *messies*, ou des *envoyés secondaires*, qui se réincarnent sur tous les mondes pour les faire avancer ; cette triade 36 donne aussi la clef des traditions merveilleuses dues aux bardes, celles de la croyance aux magiciens, aux devins, à toutes les puissances douées d'un pouvoir bienfaisant et surhumain.

Le druidisme est le précurseur réel des enseignements de la philosophie spirite ; c'est bien là, sauf quelques détails, nos doctrines sur les transmigrations pour arriver à la félicité divine, sans se renfermer dans l'infini, qui est Dieu ; avec le silence sur l'enfer et le rejet des peines éternelles ; avec les épreuves et les nécessités de nos vies successives et la manière, les modes et conditions pour les traverser avec énergie et en sortir victorieux. Nous faisons une réserve sur la *rétrogradation* de l'homme jusqu'à l'animalité, selon la triade 26, erreur radicale selon le spiritisme : l'homme ayant reçu la raison et ayant été *transcréé*, ne peut *déchoir du libre arbitre*, expier sans but en *redescendant* jusqu'à la brute. Cette déchéance attaquerait les sources radicales par lesquelles il était un être conscient, au nom desquelles il concevait l'harmonie intégrale de l'univers et son unité divine.

Dans cette magnifique doctrine, c'est le seul point que nous voulons complètement répudier.

Ce que nous avons voulu constater, c'est que la croyance religieuse d'Henri Martin était en communion parfaite avec les préceptes contenus dans le *Livre des Esprits*, car ces derniers formulent l'enseignement druidique d'une manière nette, concise, compréhensible par tous ; les *trois cercles d'Annwfn, d'Abred, de Gwynfyd* y sont représentés par les phases de *l'échelle spirite*, et la réincarnation est le point fondamental qui relie ces deux philosophies supérieures.

C'est donc avec quelque raison que les spirites, lecteurs assidus des œuvres de notre historien national, l'ont toujours considéré comme l'un des leurs, puisqu'il avait préconisé des doctrines bénies, rationnelles, qui tiennent au sol français et se sont incarnées dans la race virile qu'il porte ; le spiritisme l'a fait sous une forme nouvelle, plus en accord avec le progrès scientifique et le mouvement modernes des idées.

Aussi, M. *Cherbullier* a-t-il pu dire, avec raison, ces paroles sur la tombe de Henri Martin, au nom de *l'Académie Française* :

« C'était un homme de conviction et de foi. Il n'a jamais douté ni
« de son pays, ni de la liberté, ni de l'avenir de la démocratie. J'a-
« joute que, disciple de Jean Raynaud et spiritualiste fervent, il
« croyait de toute son âme au progrès indéfini, non seulement
« pour les sociétés, mais pour les individus. Il croyait à l'existence
« sans fin ou, pour mieux dire, à notre perpétuel renouvellement.
« Il tenait pour certain que ce qui a vécu vivra toujours, qu'il y a
« comme une éternité cachée au fond de nos douleurs comme de
« nos joies.

« On lit sur une des pierres tumulaires du dôme de Strasbourg,
« cette inscription mélancolique : « Si tu me demandes qui je suis,
« je te répondrai : *Ombre et poussière.* » Quelle que fut sa modestie,
« on eût été mal venu de soutenir à celui qui est couché dans ce
« cercueil qu'il n'était qu'une ombre et qu'une poussière. La mort
« ne nous dit pas ses secrets ; du plus loin qu'elle nous voit venir,
« elle nous attend, prend notre mesure et se tait. L'homme géné-
« reux que nous pleurons se flattait d'avoir lu dans les yeux du
« sphinx, d'avoir fait parler son silence. Il était fermement persua-
« dé que notre vie n'est qu'un apprentissage, qu'il n'était né que
« pour renaître, et il croyait aussi à la renaissance des peuples, au
« rajeunissement mystérieux des sociétés. Personne n'a eu plus

« que lui l'intrépidité de l'espérance. Il n'a jamais admis qu'une
« âme, ni une nation, même la plus petite, la plus humble, pût
« mourir, qu'il y eût des nuits sans réveil et sans matin. Si som-
« bres qu'elles fussent, il voyait au travers les clartés d'un jour
« nouveau quelque chose qui recommençait. — Oui, il apparte-
« nait à la race des croyants, et il lui semblait tout simple, tout
« naturel, de croire, lorsque tant d'entre nous trouvent que c'est
« la chose du monde la plus difficile. C'est que cet érudit, ce pen-
« seur, était avant tout un homme de sentiment, et que le senti-
« ment a ses certitudes, j'allais dire ses évidences, qui résistent à
« toutes les objections. En politique comme en religion, il était de
« ceux qui disent : « *Cela doit être, donc cela sera.* » Pour ma part,
« je ne crains pas de l'avouer, même en présence d'une tombe,
« je suis résolument du parti de l'espérance ; j'estime que, dans ce
« monde, c'est elle qui a raison. Mais quoi qu'on puisse penser des
« optimistes, on est bien forcé de convenir qu'une société aurait
« peine à se passer d'eux, surtout dans les heures troublées qui
« suivent les grandes épreuves. Que deviendrait un peuple qui se
« prend à douter de lui-même, s'il ne se trouvait personne pour
« relever son courage, pour le défendre contre ses effarements et
« ses défaillances ? ».....

M. Henri Martin n'a jamais douté de l'avenir de l'humanité ; il a toujours cru à la mission de la France, et fut l'adversaire de celui qui posait en principe que, dans l'univers, tout s'arrange de soi, ce qui n'est qu'un *optimisme triste et béat* ; il avait la chaleur de l'âme, la sérénité de l'esprit, la croyance à la solidarité pour laquelle il travaillait, sachant fort bien que l'homme est responsable et que cette responsabilité le poursuit dans toutes ses existences successives ; il se donnait à toutes les associations dont le but était humanitaire ou patriotique ; on sollicitait son concours et sa bonté étant inépuisable, il acceptait, ne cessant pas d'être vraiment jeune sous de beaux cheveux blancs.

Il était vice-président du *Cercle parisien de la ligne de l'enseignement*, cercle qui est devenu la *Ligue Française de l'enseignement* ; à ce propos, nous rappelons, à qui peut l'avoir oublié, ou l'ignore, que le cercle parisien de la ligue fut créé par des hommes de bonne volonté, et que par une coïncidence remarquable, tous ses fondateurs étaient spiritualistes et spirites et partageaient les croyances religieuses, druidiques et patriotiques d'Henri Martin : MM. Jean Macé, le maître d'école devenu sénateur, Emmanuel Vanchez,

Camille Flammarion, Alfred Vautier, Georges Wickam, M^{me} Meunier, M. et M^{me} P.-G. Leymarie, etc., étaient tous et sont encore profondément spiritualistes ou spirites. Ils ont fait de grandes choses, bonnes dans la forme et le fond, et les élèves d'Allan-Kardec les ont vigoureusement secondés matériellement et moralement.

P.-G. LEYMARIE.

A PROPOS DU CONGRÈS UNIVERSEL A ROME.

Voici deux lettres de spirites honorables et respectés, dont l'opinion sur le congrès universel est différente :

Mustapha, près *Alger*, 25 décembre 1883, *Messieurs et frères spirites*. Dans le numéro de la *Revue*, du 1^{er} de ce mois, vous voulez bien me décerner (page 401) la qualification de *spirite éminent*, qualification que je dois, non pas à mes travaux, mais à une excessive indulgence de votre part. Bien que je ne croie pas l'avoir méritée, je m'en empare cependant, parce que j'y trouve un titre qui m'autorise à vous demander de m'ouvrir la *Revue* pour y combattre l'idée, selon moi déplorable et irréfléchie, que M. J. Guérin vient d'émettre et qui aurait pour but de convoquer à *Rome*, en 1884 ou 1885, un congrès universel de tous les SPIRITES et SPIRITUALITES du globe terrestre.

Je me suis demandé, en lisant cette proposition, — (je vis si éloigné de tous les grands centres spirites que vous me pardonnerez ma question) — ce que peuvent vouloir dire les mots SPIRITE et SPIRITUALISTE placés à côté l'un de l'autre comme une sorte de groupement d'opinions analogues. — Les *spirites* sont en effet des *spiritualistes* à un plus haut degré même que tous ceux qui ont embrassé les opinions des différentes sectes chrétiennes, lesquelles admettent toutes l'existence de l'âme, dont ils proclament la spiritualité. Malheureusement, un petit nombre de *spiritualistes* sont *spirites*, puisqu'en immense majorité ils considèrent comme atteints d'une douce folie ceux qui admettent la possibilité de rapports entre des êtres incorporels et l'homme.

J'arrive donc à me poser cette question : quel intérêt l'auteur de la proposition peut-il donc voir à réunir, dans un même CONCILE, qu'il qualifie, il est vrai, du nom de CONGRÈS, des hommes qui professent des opinions contradictoires et dont la majorité ne saura pas même bien exactement ce que c'est que *le spiritisme*. — Il est évident, en effet, que si les *spiritualistes* sont en majorité, — et rien ne les en empêchera, car c'est là une question de frais de voyage —

les *spirites* sont condamnés à voir leurs opinions les plus indiscutées rejetées par leurs adversaires, qui les voueront au ridicule, à l'aide duquel ils les combattent.

Mais, maintenant, du côté spirite, quels sont les lutteurs que nous aurions à opposer au parti purement spiritualiste ? — Quels sont les hommes auxquels sera confié l'honneur de défendre notre drapeau, d'expliquer la doctrine, de préciser les points hors de discussion, *de résumer l'enseignement synoptique et homogène des Esprits*? (Ce sont les expressions de M. Guérin que je reproduis).

Vous voulez, dirai-je à l'auteur de la proposition, synthétiser, codifier, et pour être plus exact, car il ne faut pas reculer devant les mots que vous n'avez pas osé prononcer, condenser dans un CREDO que vous reconnaissez « susceptible d'être modifié par des « Congrès Universels qui tiendraient ainsi l'enseignement au ni-
« veau du progrès intellectuel et moral de l'humanité... Enseigne-
« ment homogène des Esprits répandus sagement par Dieu dans
« toutes les contrées civilisées. »

Voilà votre pensée. Mais avez-vous bien réfléchi à votre proposition ? Quels seront donc les hommes qui auront à valider les enseignements de certains Esprits, à rejeter ceux des autres, à condamner ou à admettre telle ou telle opinion ? Ne nous illusionnons pas : voyons, combien y en a-t-il qui aient étudié sérieusement la nouvelle doctrine et les formes de la révélation qui nous la transmet ? Où sont-ils ! ceux qui sont aptes à imprimer, en s'adressant à *la raison des adeptes*, une direction saine, à lutter contre les élucubrations que nous voyons chaque jour apparaître et qui sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont mises en avant avec la plus entière bonne foi.

Mieux que tout autre, Messieurs et Frères spirites, vous êtes en mesure de répondre à ces questions, vous devant qui des spirites parfaitement convaincus viennent chaque jour émettre les opinions les plus insensées.

Comment ! c'est lorsque le spiritisme en est encore à épeler ; c'est quand il balbutie à peine quelques grandes vérités ; c'est quand ses meilleurs mediums malgré la facilité que leur apportent les phénomènes dont ils sont les intermédiaires, ont peine à se défendre contre les obsessions, contre les erreurs que cherchent à leur insinuer des Esprits ignorants ou trompeurs, que vous songeriez à lancer la doctrine dans sa période dogmatique, dans cette voie dans laquelle nous ont précédé les conciles œcuméniques, qui ont fait du chris-

tianisme ce qu'il est, et dont le premier, présidé par l'empereur Constantin, a eu pour conséquence la reconnaissance de la *divinité* de Jésus, dont le dernier, présidé officiellement par Pie IX, mais conduit en fait par le P. Bezx, chef d'une compagnie célèbre, a eu pour conséquence la proclamation de la virginité, non de la mère de Jésus, admise déjà depuis de longs siècles, mais celle de la mère de Marie elle-même.

Cependant les hommes qui ont voté ces deux dogmes étaient des Evêques, des Prêtres, qui avaient vieilli dans l'étude de la théologie, et devaient savoir ce qu'ils faisaient. Eh bien! croyez-vous qu'on pourrait en dire autant de nos pauvres néophytes spirites, au rang desquels je nous range tous, car nos aînés ont à peine trente ans.

Voilà les hommes qui auraient la prétention, après avoir lu quelques livres, assisté à quelques réunions spirites, de prononcer sur des dogmes que vous classeriez dans un *Code* qui ne peut être qu'un *credo*.

Encore, si l'auteur de la proposition s'était borné à adresser son appel, non à *tous les spirites et spiritualistes de notre globe terrestre*, mais seulement à tous les *médiums*; à les inviter à se réunir, non dans un congrès, (le mot serait trop prétentieux) mais dans une assemblée où chacun, apportant ce qu'il sait par expérience *personnelle*, certaines questions qui intéressent le spiritisme pourraient être alors discutées; on aurait pu arriver, je l'espère du moins, à un résultat quelconque, car on se serait trouvé en présence d'hommes ayant au moins une notion des choses spirites. Mais non; il suffirait de se proclamer Spirite ou Spiritualiste pour être reconnu *apte* à trancher des questions sur lesquelles les hommes qui ont le plus sérieusement étudié refusent de se prononcer.

Le concile du Vatican, qui a proclamé l'infailibilité du Pape, n'aurait-il pas quelque droit de rire de ceux qui ont voulu l'imiter?

Les dangers qui ressortent, au point de vue de la composition du Concile, de la mise à exécution du projet de M. J. Guérin, frappent tellement les yeux, qu'ils n'ont pu lui échapper. Je suis alors amené à me demander: quel est donc le but que poursuit l'auteur de la proposition? Je cherche à lire entre les lignes, et j'ai peur de le découvrir. Si je suis dans l'erreur, j'en bénirai le ciel. Mais comme l'idée qui me poursuit est une idée toute personnelle, je m'efforcerai de la repousser loin de moi, jusqu'au jour où j'aurai acquis la preuve que je ne m'étais pas trompé. Alors je me croirai dispensé

de toute réserve, et je bénirai Dieu qui, après m'avoir conduit si près de la mort, m'a rendu, ou à peu près mon ancienne plume pour signaler à tous le danger qui menace le spiritisme. Dès ce moment, je déclare que je me méfie des programmes qui ne sont pas nettement définis à l'avance, parce que l'histoire m'apprend que le président d'un concile, qu'il s'appelle Constantin ou simplement Pie IX, peut faire voter à peu près ce qu'il veut; et cela lui devient plus facile s'il se trouve en présence d'insconscients ou d'ignorants. De cette application du suffrage universel à des choses philosophiques dériveraient des conséquences qu'il est facile d'entrevoir, et en premier lieu des schismes dont les premiers adhérents seraient les hommes qui auraient combattu vainement les décisions approuvées par une majorité inconsciente. Je ne crois pas que ce soit à de pareils dangers que M. J. Guérin veuille exposer une doctrine qui lui est chère. Je serais le Pape, que je pousserais par tous les moyens, à la convocation d'un concile spirito-spiritualiste.

Je repousse donc de toutes les forces de ma raison, appuyée sur l'expérience de mes 65 ans, sur l'expérience des siècles, sur l'histoire du Christianisme, l'idée de faire établir par un Congrès, c'est-à-dire par des hommes qui, comme moi, qui comme vous en sont encore à l'a b c. de leur foi, le *credo* du spiritisme et l'explication de phénomènes qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne peuvent pas plus comprendre que celui du premier phénomène en présence duquel ils se trouvent chaque jour. Je m'en tiens à la *doctrine de Jésus*, telle que me l'expliquent les Esprits, en songeant que NOTRE MAITRE, notre initiateur à la loi de Dieu, loin de penser à convoquer des congrès ou des Conciles, s'est borné à confier à douze apôtres le soin de répandre ses enseignements, et qu'il a suffi qu'un seul homme au caractère violent, emporté, animé d'ailleurs d'un zèle ardent; qu'un seul homme qui n'avait pas même connu Jésus, qui n'avait jamais entendu ses enseignements, se soit mêlé de prêcher un Evangile « qu'il n'avait ni reçu, ni appris d'aucun autre » (Epit. aux Galates, 1.12) pour précipiter le Christianisme dans les abîmes d'où Dieu permet qu'il soit retiré par le Spiritisme.

Je rencontre dans les propositions de M. J. Guérin une seconde idée, qui me paraît étrange, et je lui demande la permission de lui en signaler les conséquences, auxquelles il n'a pas évidemment réfléchi: il voudrait que le concile œcuménique spirito-spiritualiste tînt ses assises à ROME même, afin que les partisans de la doctrine pussent dire, dans la ville des Papes, ce qu'ils sont, ce qu'ils veu-

lent, ce que Dieu veut sans crainte d'anathème. Les mots *ce que Dieu veut* sont écrits en gros caractères, afin sans doute de les signaler davantage à l'attention.

Je réponds, tout d'abord, qu'il ne m'apparaît pas qu'il puisse venir à l'esprit d'un spirite bien lucide de prétendre dire *ce que Dieu veut*. J'avoue, pour ma part, que j'en suis absolument ignorant. Ce que je crois seulement, sans avoir la prétention de m'immiscer dans ses moyens, c'est que Dieu veut le progrès de l'humanité ; ce que je sais par les mille enseignements que j'ai reçus de ses Esprits, c'est qu'il a jugé que notre monde a mérité que certaines atténuations fussent apportées aux difficultés de la *réparation* due à sa justice ; ce que je sais encore, c'est que dans ce but il a permis à nos frères d'en haut de détacher à notre profit quelques lambeaux de cette vérité vers laquelle nous aspirons.

Cette première observation faite, je dirai que le choix de la ville de *Rome*, pour y tenir un concile spirito-spiritualiste, me paraît inspiré par un sentiment d'animosité et de bravade que je ne comprends pas bien de la part d'un élève de M. Roustaing, car la doctrine spirite a pour but d'attirer et non de repousser. Or, ce n'est pas en s'aliénant, *du premier coup*, les 250 millions de spiritualistes qui professent la religion catholique que nous les amènerons à consentir seulement à étudier ce qu'ils considèrent actuellement comme l'antipode de leur foi.

Telle serait, cependant, la première conséquence de la démonstration anti-papale qu'il est facile d'apercevoir dans la proposition de M. J. Guérin. Le Pape, laissons le dans son palais, et alors que les Empereurs et les Rois comptent *encore* avec lui, ne venons pas nous susciter de sa part de bien inutiles difficultés, car la religion catholique a en Italie une grande influence, bien qu'elle n'y soit pas mieux pratiquée qu'en France, et il serait déraisonnable d'aller inutilement braver sa puissance.

Enfin dirai-je, si vous adoptez l'Italie comme lieu de réunion de votre Concile spirito-spiritualiste, vous êtes dans l'obligation de stricte convenance de choisir son président parmi les Italiens, et qui plus est d'adopter la langue Italienne comme langue officielle, ce qui réduirait étrangement le nombre des spirites qui pourraient prendre part à ses discussions. Vous pourriez, il est vrai, échapper à cette obligation en adoptant, comme l'ont fait les conciles, une langue *neutre*, le latin. Mais combien, parmi les spirites, auraient une

connaissance ou un souvenir assez précis de cette langue pour ne pas commettre quelque solécisme.

Donc, tenir un Congrès ou un Concile spirito-spiritualiste en Italie, et choisir un président autre qu'un Italien, serait une inconvenance et, par conséquent, inadmissible.

Parler Italien ou latin, ce serait réduire à des proportions étranges le nombre de ceux qui pourraient prendre une part utile aux délibérations du concile qu'a entrevu M. J. Guérin.

Telles sont, Messieurs et frères spirites, les observations que m'a suggérées, à première vue, la proposition sur laquelle vous consultez le monde spirite ; je vous les adresse, afin qu'elles soient appréciées par vos lecteurs. Quant à moi, je suis disposé à penser que M. Allan Kardec, avec son immense bon sens, a entrevu le danger qui résulterait pour le spiritisme d'une réunion d'hommes s'érigeant en concile pour statuer sur des questions que, dans l'état actuel des connaissances acquises, si peu de personnes, en admettant qu'il y en ait, sont aptes à trancher, et que c'est grâce à cette perspicacité qu'il nous l'a évité.

Agréez, Messieurs et frères spirites, l'expression de mes sentiments bien dévoués,

BELLEMARE.

Membre honoraire du conseil de gouvernement de l'Algérie. —
Officier de la Légion d'honneur, auteur de *Spirite et Chrétien*.

RÉPONSE DE M. J. GUÉRIN A M. BELLEMARE.

10 janvier 1884. — MESSIEURS, La Revue du mois de Décembre dernier ayant donné asile à ma proposition d'un congrès universel des *spirites* et des *spiritualistes* pour 1884 ou 1885, dont le siège serait à Rome, appelait l'attention de ses confrères de la presse spirite et spiritualiste sur ce projet ; elle leur demandait, ainsi qu'à tous ceux que la question peut intéresser, un avis fraternel à cet égard.

Vous avez bien voulu m'en communiquer la lettre de Monsieur Bellemare, que vous allez insérer dans la Revue. L'auteur de cette lettre, hostile à ce projet d'une solennelle manifestation du spiritualisme moderne, qualifie cette idée de « *déplorable, malencontreuse et irréfléchie*. » M. Bellemare me permettra de défendre ma pro-

position, que personnellement, dans son ensemble et dans ses détails, je trouve pratique, opportune, réalisable, et féconde en résultats heureux pour le spiritisme. Il me permettra de lui dire qu'il a mal interprété mon projet, en m'attribuant l'intention de faire appel à tous les spirites et à tous les *spiritualistes* vivant en dehors du grand mouvement du spiritualisme moderne et des grands et puissants phénomènes sur lesquels il repose.

L'auteur a pensé, contrairement à notre proposition, pourtant bien clairement formulée, que les croyants des sectes catholique, protestante, etc... seraient admis à faire partie du congrès, et de là, les craintes par lui manifestées, que le congrès, *composé de la sorte*, ne fût un danger pour le spiritisme ; il pouvait se trouver en infime minorité, en présence d'adversaires qui n'ont pu, en leur milieu, étudier, observer assez pour approfondir les vérités du spiritualisme démontrable, et dont par conséquent, l'esprit ne peut s'être ouvert à l'évidence.

Avec ce mélange d'éléments hybrides et hétérogènes, en associant pour ainsi dire un cadavre à des êtres vivants, ce congrès serait souverainement insensé et ridicule, un sérieux danger pour la marche progressive du spiritualisme nouveau : jamais semblable absurdité n'est entrée dans ma pensée.

L'équivoque n'est pas possible en présence de cette déclaration formelle : « M. Guérin estime que tous les partisans de la cause, « ayant constaté les progrès du spiritualisme moderne, et la réalité « d'innombrables phénomènes naturels sur lesquels il repose, une « souscription devrait être ouverte pour parer aux frais généraux « d'un *congrès universel* pour l'année 1884 ou bien 1885, selon qu'il « en serait décidé, etc ?.. » (Voir la Revue de décembre 1884).

Le mot *spiritualistes*, accolé à celui de *spirites*, désigne ici les anglo-américains, les investigateurs dans le domaine de la psychologie qui n'ont pas accepté le mot *spirite* pour désigner les croyants à l'existence d'un monde spirituel et de ses rapports avec le monde corporel.

De ce côté, M. Bellemare ne doit avoir rien à craindre : l'invasion qu'il redoute, d'adversaires ignorants ou de parti-pris, ne peut se produire et ne se produira pas, mais il se demande : « quels sont « les hommes auxquels sera confié l'honneur de défendre notre dra- « peau, d'expliquer la doctrine, de préciser les points hors de dis- « cussion, de résumer l'enseignement synoptique et homogène des « Esprits ? Quels sont les hommes qui auront à valider les ensei-

« gnements de certains Esprits, à rejeter ceux des autres ; à condamner ou à admettre telle ou telle opinion ? »

Tout simplement, ce seront les hommes que les suffrages des adeptes auront reconnus aptes à faire partie du congrès, vu leur dévouement éprouvé et leur savoir.

M. Bellemare trouve que le mot *congrès* est trop « prétentieux » à notre époque de progrès, de lumières, dans laquelle la facilité des voyages permet facilement de grouper les forces éparses des diverses branches du travail, de l'industrie, et des sciences exactes, en vue d'étudier par voie de rapprochement et de comparaison, les méthodes et les perfectionnements les meilleurs, applicables aux découvertes acquises et alors que, de tous côtés, on voit surgir des réunions d'hommes constituées sous le nom de *congrès* ! En présence de ce résultat, peut-on refuser droit de cité à la science des sciences, à celle qui a permis à l'homme de déchirer le voile mystérieux de l'*Au-delà* de la vie matérielle ? A-t-on le droit de créer cette exception étrange en faveur des études de l'homme et des lois qui régissent son existence, alors que : « *La vraie science et la vraie étude de l'homme, c'est l'HOMME !* » comme on l'a dit avec tant de raison ?

M. Bellemare estime « que l'auteur de la proposition du Congrès, au lieu de faire appel à tous les *spiritualistes* et *spirites*, eût mieux fait de se borner à inviter tous les *médiums* du globe terrestre à se réunir dans une *assemblée* où, chacun apportant ce qu'il sait par expérience *personnelle*, certaines questions qui intéressent le spiritisme pourraient être alors discutées, et on aurait pu arriver à un résultat quelconque. » N'en désapprouver que la forme en indiquant d'autres voies et moyens, c'est être moins radical dans la condamnation de l'idée de réunir les forces éparses du spiritisme, pour en tirer un profit avantageux.

Cette proposition, de convoquer tous les médiums du globe terrestre dans une réunion spéciale, qu'on lui donne le nom de *congrès* ou *assemblée*, le nom importe peu, n'est restrictive qu'en apparence par rapport à la mienne ; car, Allan Kardec n'a-t-il pas déclaré, dans le livre des médiums : « que la médiumnité est une faculté inhérente à l'homme, et qu'elle n'est point un privilège exclusif : qu'il en est PEU chez lesquels on n'en trouve quelques rudiments. On peut donc dire que tout le monde, à peu de chose près, est médium ; et si dans l'usage cette qualification ne s'applique qu'à ceux chez lesquels la faculté est nettement carac-

« térérisée, combien n'y a-t-il pas de médiums *conscients* dont l'influence spirituelle s'exerce à leur insu ? »

Ainsi, en vertu de ce *sens spirituel* de la médiumnité et de son exercice selon les lois providentielles, la restriction proposée par M. Bellemare sur les éléments du Congrès se trouverait réduite à des proportions auxquelles il n'avait peut-être pas songé; mon contradicteur paraît avoir été, dans la rédaction de sa lettre, tour-à-tour agité par une alternative de *confiance* et de *crainte*; il redoute les conséquences d'un concile spirite pour l'avenir de la doctrine, et ses craintes résulteraient du parallèle qu'il fait des résultats possibles du Congrès, ou du concile spirite qui peut avoir de l'analogie avec ceux des conciles catholiques présidés par les Papes et par les empereurs; qu'il se rassure, ce rapprochement n'a aucune raison d'être. Les décisions monstrueuses et arbitraires des conciles qu'il cite ont été dues à des influences matérielles, à des passions égoïstes et dans le but d'enchaîner et d'asservir la pensée humaine plutôt que de servir à l'affranchissement et à la délivrance des erreurs et des préjugés.

M. Bellemare dit: « Je repousse de toutes les forces de ma raison appuyée sur l'expérience des siècles, l'idée de faire établir par des congrès, c'est-à-dire par des hommes qui comme moi, comme nous, en sont à l' a b c de leur foi, le *credo* du spiritisme et l'explication de phénomènes qu'ils ne comprennent pas, — qu'ils ne peuvent pas plus comprendre que celui du premier phénomène en présence duquel ils se trouvent chaque jour. Je m'en tiens à la doctrine de Jésus, telle que me l'expliquent les Esprits, en songeant que notre maître, notre initiateur à la loi de Dieu, loin de penser à convoquer des conciles ou congrès, s'est borné à confier à douze apôtres le soin de répandre ses enseignements ».

Mais chacun sait que les apôtres, imbus des enseignements du *Maitre*, reconnurent l'utilité des conciles pour la marche progressive du christianisme naissant, puisque, sur leur initiative, eut lieu, en l'an 50, à Jérusalem, la tenue du 1^{er} concile pour y discuter des intérêts de la doctrine chrétienne dont ils étaient les dépositaires, « car il a semblé bon au St-Esprit, et à nous, disent les actes des apôtres, (XV, 28) de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci qui vous sont nécessaires. »

Le spiritisme ayant pour mission de régénérer le christianisme,

ce congrès que nous proposons est donc conforme à la saine tradition.

Une autre idée que M. Bellemare signale et qui lui paraît « étrange », c'est de proposer Rome comme siège du futur congrès. Les spirites, en choisissant la ville des Papes pour y proclamer « ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent, ce que Dieu veut » semblent à M. Bellemare avoir une prétention injustifiable, et c'est, d'après lui, faire un choix très-malheureux de nature à nous aliéner, sans retour possible, les deux cent cinquante millions de spiritualistes qui professent la religion catholique ; il considère ce projet comme inspiré par un sentiment « d'animosité et de bravade ».

Mon contradicteur me permettra de lui dire qu'il fait une fausse interprétation de mes sentiments ; en proposant Rome comme siège du futur congrès des spirites, il n'y a aucune animosité contre les hommes, mais seulement contre le mal et les abus qui peuvent s'abriter sous de belles enseignes. Or, n'est-ce pas à Rome, centre du despotisme religieux, que depuis de longs siècles sont lancés l'anathème et les foudres de l'excommunication sur la raison humaine, sur les hommes qui manifestent toute velléité d'indépendance et de liberté ?

N'est-ce pas là, mieux que partout ailleurs, que les spirites, au nom de l'Esprit nouveau qui souffle de toutes parts, et que des milliers d'échos répercutent, doivent tenir leurs assises pour y proclamer certaines choses que Dieu veut, au nombre desquelles, ainsi que nous l'ont appris les mille enseignements reçus de ses Esprits et comme le constate si judicieusement M. Bellemare, sont certaines atténuations apportées aux difficultés de la réparation due à sa justice et qu'il a jugé que notre monde a méritées ; et que dans ce but, il a permis à nos frères d'en haut de détacher quelques lambeaux de cette vérité vers laquelle nous aspirons. »

Nous ne partageons pas l'opinion de M. Bellemare sur la Présidence du congrès ; d'après lui, rigoureusement et par convenance, elle doit être dévolue aux Italiens, si le congrès a lieu à Rome, et de même, il y aurait l'obligation d'adopter la langue italienne, plutôt qu'une autre, parce que le congrès aura jugé nécessaire de siéger à Rome plutôt qu'à Paris ou à Londres. Cette question de latitude ne peut être décisive pour faire pencher l'opinion du congrès ; celui-ci doit rester libre de décider souverainement sur ces deux questions, et quelle que soit la décision prise quant à la langue officielle à adopter pour la tenue du congrès, — vivante ou

neutre, — elle suscitera quelle que soit la nationalité choisie, des difficultés *relatives* ; ces difficultés seront faciles à surmonter à l'aide d'interprètes spéciaux attachés au congrès.

Faudrait-il attendre, pour être affranchis de ces difficultés dans les voies et moyens, que la langue universelle fût devenue une réalité ? Autant dire renvoyer le Congrès aux calendes....

En somme, la proposition du Congrès des Spiritistes et des Spiritualistes, dégagée des fausses interprétations qui avaient alarmé et causé de l'antipathie à M. Bellemare, ne lui semble pas irréalisable et dépourvue d'intérêt ; si l'éminent auteur de *Spirite et chrétien* voulait bien faire aux Spiritistes de la France continentale l'honneur d'accepter la candidature, comme délégué au Congrès, je lui déclare, en toute franchise, que je lui accorderais mon suffrage.

Veillez agréer, Messieurs, l'expression de mes sentiments bien fraternels et dévoués.

J. GUÉRIN.

CONFÉRENCE DU 18 DÉCEMBRE 1883

A LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La dépopulation de la France causée par la mortalité des enfants abandonnés, et par le grand nombre de naissances illégitimes. Recherche des causes de ce phénomène et des moyens de le combattre, par le Docteur REIGNIER.

Quiconque s'occupe des choses du jeune âge ne peut s'empêcher d'être vivement impressionné par l'excessive mortalité qui sévit sur les enfants abandonnés, et qui ne saurait manquer d'amener, dans un temps relativement peu éloigné, une diminution sensible de la population de la France.

Cette mortalité tient à différentes causes que nous allons énumérer, tout en recherchant les moyens d'y remédier.

La fin la plus essentielle du mariage se rapporte à la naissance et à l'éducation des enfants. En vertu de l'unité humaine, l'enfant appartient à la société générale comme à la famille. Il est l'enfant de tous ; mais tous aussi sont solidaires dans l'accomplissement des devoirs envers la jeune génération. Il appartient avant tout à ceux qui, par état, se posent devant la Société comme les défenseurs de l'en-

fance, de faire connaître à tous les règles à suivre pour mener à bonne fin son éducation. Ces règles, en ce qui concerne le premier âge, ressortissent à l'hygiène.

L'amour et la confiance sont les bases fondamentales de l'éducation humaine; aussi la nature a-t-elle mis au cœur des parents un amour pur, dont le caractère essentiel est de ne s'éteindre jamais.

De tous les sentiments humains, la maternité est le plus puissant, comme de toutes les affections humaines, l'amour de l'enfant pour sa mère est la plus sincère et la plus pure. Cette mutualité d'affection commence au berceau pour ne s'éteindre qu'au seuil de la tombe.

Ne quittant jamais son enfant, la mère est la seule qui le connaisse bien, la seule apte à bien le comprendre, la seule enfin capable de diriger son corps et son âme pendant la première époque de l'existence. Aussi la mission de la mère est-elle une mission sociale de la plus haute valeur, puisqu'elle implique l'éducation du genre humain.

Toutefois on est surpris, dit le Dr Bouchut, de voir combien l'hygiène de l'enfance est peu connue, et combien les préceptes les plus vulgaires relatifs à l'éducation sont négligés par tous.

Une des causes les plus actives de la mortalité excessive des nouveaux-nés, même les plus soignés en apparence, est due à l'ignorance ou à l'inobservation de ces lois.

Leur connaissance serait cependant indispensable aux mères de famille, chargées de veiller constamment sur leurs enfants, et qui ont à lutter contre une foule d'erreurs ou de préjugés.

Le meilleur moyen de détruire ces erreurs, dont on ne saurait méconnaître le danger, c'est d'enseigner à tous, de répandre largement au sein des familles ce que l'expérience de chaque jour nous apprend.

Etablissons d'abord que presque toutes les maladies des nouveaux-nés tiennent à deux causes principales :

1° A l'insuffisance de la chaleur.

Le nouveau-né est d'un petit volume et se refroidit facilement, car sa respiration est fort peu active, et ne lui permet pas de produire par lui même la quantité de calorique nécessaire à son existence.

Il importe donc de maintenir autour de lui une température égale, et d'éviter soigneusement tout changement subit qui pourrait devenir mortel. Ceci nous amène à dire un mot de ces petites voitures dont l'usage s'est tellement répandu depuis quelque temps que chaque famille possède aujourd'hui la sienne. Nous blâmons de toutes

nos forces ce moyen de transport, si préjudiciable aux nouveaux-nés.

D'une part, il les prive de la chaleur que leur procure le contact de la nourrice, les laisse exposés à l'influence si pernicieuse du vent et des changements subits de température ; de l'autre, il leur imprime des secousses continuelles des plus dangereuses eu égard à l'extrême délicatesse des organes.

2° A une alimentation mal choisie et souvent non réglée.

Ici nous touchons au vif de la question, et nous croyons devoir l'aborder franchement, en déplorant amèrement les habitudes sociales de notre époque, qui, éloignant l'enfant du milieu qui lui avait été assigné par la Providence, et le livrant à des soins mercenaires, le privent ainsi des délicates attentions d'une mère, et de la *seule nourriture* qui lui convienne.

Le lait maternel. — Plus déshérité en quelque sorte que les animaux, l'enfant de l'homme se trouve alors comme abandonné, et devient la proie d'une foule de maladies dont l'issue est souvent fatale. Nous ne saurions trop insister sur cette question capitale, et nous sommes ici l'écho de l'Académie de médecine, dont l'opinion fait foi en pareille matière.

La mère *doit* allaiter son enfant, et ce n'est pas sans dangers pour elle-même qu'elle se soustrait à ce devoir sacré. Des affections redoutables, et souvent funestes, sont pour les femmes la suite de cette infraction à la loi naturelle. L'allaitement maternel profite mieux à l'enfant ; on voit même des femmes délicates, dont le lait est médiocre, et dont pourtant les enfants prospèrent, alors que des enfants étrangers dont elles se chargent dépérissent à vue d'œil.

En ce qui concerne les cas, rares à la campagne, mais malheureusement plus fréquents à la ville, en raison des habitudes, où la mère se trouve dans l'impossibilité absolue de nourrir son enfant, eh bien ! nous n'hésitons pas à l'affirmer, s'il lui faut recourir à l'allaitement artificiel, son devoir est de garder l'enfant près d'elle, pour lui prodiguer les soins qu'une mère seule peut donner, et qui seuls aussi peuvent conjurer les dangers d'une infraction aux lois imposées par la nature.

Le lait maternel, dont la composition est toujours appropriée à l'extrême délicatesse des organes digestifs de l'enfant, ne saurait, sans de graves inconvénients, être remplacé par un lait étranger, presque toujours trop substantiel, et qui peut devenir la cause d'inflammations organiques dangereuses à cette période de la vie. Les poumons ne le cèdent en rien aux organes digestifs sous le rapport

de l'impressionnabilité; aussi doit-on s'attacher à faire respirer à l'enfant un air pur, souvent renouvelé, mais dont la température sera rigoureusement maintenue au même degré, à — 18°.

Il va sans dire qu'une extrême propreté est de rigueur pour ne pas contrarier les fonctions de la peau, principal siège de la calorification.

M. le Docteur Brochard, de Lyon, dit qu'en parcourant les riches plaines de la Beauce, il a été frappé du bien-être dont jouissent dans ces contrées les animaux domestiques, qui trouvent tous en plein air une nourriture variée et abondante.

Ils y sont l'objet des soins les plus intelligents. Tout est calculé pour leur santé; les étables et écuries excitent l'admiration par l'extrême propreté qui y règne.

Mais si, dans ces mêmes campagnes, au lieu de s'occuper du bétail, on visite les nourrissons, tout autre est le spectacle.

Le plus grand nombre des enfants succombent, faute de soins, faute de nourriture, ou victimes d'accidents que la moindre surveillance eût pu éviter.

Il n'est même pas très rare d'observer des substitutions d'enfants! Passant à la question des enfants trouvés, dont le nombre est en France chaque année de cent cinquante mille, M. Brochard affirme que les résultats sont plus déplorables encore, puisque la mortalité y atteint de 78 à 90 pour cent. L'honorable médecin arrive aux conclusions suivantes....

Rétablissons les tours, pour diminuer le nombre sans cesse croissant des avortements et des infanticides....

Créons des Sociétés protectrices de l'enfance, pour sauver chaque année la vie à cent mille nouveaux-nés. C'est ici le lieu de signaler une plaie sociale, qui va toujours grandissant, et dont les conséquences désastreuses sont faciles à prévoir... Je veux parler des naissances illégitimes. C'est encore aux chiffres, cet argument sans réplique, que j'aurai recours pour me faire mieux comprendre.

Le Docteur Broca, signalant la mortalité excessive des enfants dans les départements de l'Yonne et de l'Eure-et-Loire, fournissait à l'appui de son dire les documents statistiques ci-après :

| | | | |
|--------------|---|------------------------------------------|------|
| Eure-et-Loir | { | Mortalité moyenne..... | 29 % |
| | | Enfants légitimes. — Mortalité moyenne.. | 25 % |
| | | Enfants illégitimes — .. | 95 % |
| Yonne | { | Mortalité moyenne..... | 24 % |
| | | Enfants légitimes. — Mortalité moyenne.. | 24 % |
| | | Enfants illégitimes — .. | 85 % |

Quelle est la cause de cette mortalité qu'on retrouve dans la plupart des relevés statistiques ?

Voici la réponse de M. Jules Guérin, dans toute son horreur. C'est l'infanticide lent et dissimulé des enfants à nourrir.

Dans notre état social et dans nos mœurs, ajoute l'éminent écrivain, la fille séduite est une réprouvée, et l'enfant naturel un paria.

Le séducteur se fait honneur et gloire de ses succès.

La fille séduite ne sait où cacher sa honte.

Est-ce là de la justice ?

J'ouvre au hasard un des feuillets de la statistique municipale de la ville de Paris, et j'y trouve pour un seul mois :

| | | |
|-------------------|---|-------------------|
| Naissances, 1,174 | { | Légitimes, 828. |
| | { | Illégitimes, 346. |

Décès 972, dont 276 au-dessous de 5 ans.

Soit par an 17,992 naissances illégitimes — 14,352 décès au-dessous de 5 ans.

L'éloquence de ces chiffres se passe de commentaire.

De plus, ne sommes-nous pas en droit de nous demander ce que deviendront ces 346 enfants sans état civil, élevés on ne sait où et comment ? A très peu d'exceptions près, ils sont une perte pour le pays, et le mal ne fera que grandir si nous ne nous hâtons d'y mettre un terme.

Je livre cette réflexion aux moralistes et aux légistes.

Pour en revenir à la mortalité excessive des nourrissons, j'emprunte au rapport de l'Académie de médecine (1870) les causes du fléau, et j'essayerai d'indiquer les moyens qu'il convient d'opposer au mal, soit pour en arrêter les progrès, soit, mieux encore, pour le prévenir.

CAUSES ET REMÈDES.

1^{re} PROPOSITION. — *La misère et trop souvent la débauche, qui engendrent toujours la faiblesse native des enfants, et qui les privent de la nourriture et des soins convenables.*

Contre la misère, dit l'Académie, faisons appel à tous les moyens d'améliorer la condition physique et morale de la population.

L'Académie ne s'explique pas sur ces moyens. Nous pensons qu'il serait urgent de favoriser, par tous les moyens possibles, le mariage, et de régulariser les unions illégitimes.

Le poète Gilbert, mort de misère à la fleur de l'âge, nous peint :

La débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflammant tous les cœurs vers le crime emportés.

2^{me} PROPOSITION. — *L'abandon quelquefois inévitable, mais trop souvent volontaire, de l'allaitement maternel.*

Nous avons déjà dit un mot des graves inconvénients de la substitution d'un lait étranger à celui de la mère.

Nous ne savons que trop qu'il est de bon goût dans le monde de prendre une nourrice, et de se décharger sur elle de tous les devoirs les plus sacrés de la maternité.

Cette mode est fâcheuse; nous croyons qu'il serait possible de la faire cesser en persuadant à nos dames que c'est une belle et sainte mission que leur a confiée le Créateur en les élevant à la dignité de mères de famille, et qu'elles doivent se faire un point d'honneur de l'accepter avec toutes ses conséquences. D'un autre côté, favorisons, autant que possible, l'allaitement maternel, en multipliant les secours temporaires accordés aux mères nécessiteuses qui peuvent allaiter leurs enfants.

N'est-il pas juste que l'état contribue à l'allégement des charges trop lourdes de cette classe intéressante de la société, qui donne à la patrie ses meilleurs et plus nombreux défenseurs.

3^{me} PROPOSITION. — *L'ignorance des règles les plus élémentaires de l'alimentation et de l'éducation physique des enfants du premier âge, ainsi que les préjugés de toutes sortes qui résultent de cette ignorance.*

Qui de nous, médecins, n'a été, vingt fois dans sa vie, le témoin des suites déplorables de l'inexécution des règles de l'hygiène les plus élémentaires, et des nombreux décès dus à cette fatale indifférence ?

Nous proposons, pour remédier à ce fâcheux état de choses, de rédiger une sorte de catéchisme dans lequel on insérerait, en termes faciles à comprendre par tous, les règles si simples et si précises de l'hygiène du premier âge, surtout en ce qui concerne la pureté de l'air, sa température uniforme et la nourriture des enfants. Il demeure entendu que des inspections fréquentes assureraient l'exécution de ces dispositions.

4^{me} PROPOSITION. — *L'abus, malheureusement trop répandu de l'allaitement artificiel, toujours inférieur à l'allaitement maternel, et dont les difficultés d'application font souvent une mode dangereuse.*

Dans les cas malheureusement trop fréquents, où, malgré sa bonne volonté, la mère se trouve dans l'impossibilité absolue de nourrir par elle-même, ou de prendre une bonne nourrice à la maison; il importe avant tout de choisir un lait dont la composition se rapproche

le plus de celle du lait de femme. Nous proposerions le lait d'ânesse, par exemple, le lait de vache au second rang, et enfin le lait de chèvre, le moins bon.

La composition de ces différents laits sera toujours modifiée par l'addition d'eau et de sucre, en raison de l'âge de l'enfant. Disons en passant que l'alimentation prématurée est une des causes les plus nombreuses et les plus actives de la mort des nouveaux-nés. Il est dangereux d'y avoir recours avant la fin du 4^{me} mois, et encore est-il de la dernière importance de la graduer avec le plus grand soin.

5^{me} PROPOSITION. — *L'absence des soins médicaux au début des troubles de la santé.*

Nous avons souvent déploré cet état de chose. Dans les campagnes, on se décide à réclamer les soins du médecin le plus tard possible. Il nous est arrivé de trouver notre malade mort, alors que nous avions fait toute la diligence possible pour nous rendre à son appel.

Quand il s'agit de nourrissons, le mal est plus grand encore. Pour obvier, en grande partie du moins, à ce grave inconvénient, nous émettons le vœu, déjà souvent reproduit, qu'il soit procédé à la révision de la législation concernant les sages-femmes, dont l'instruction n'est pas toujours à la hauteur de leur mandat.

Ne serait-il pas possible d'avoir des sages-femmes reçues *docteurs* ? On nous objectera que les femmes, ne connaissant pas le grec et le latin, ne sauraient être admises au baccalauréat ès-lettres, grade exigé pour être agréé comme étudiant en médecine. Nous répondrons à cela qu'il suffirait, selon nous, d'exiger des aspirantes au doctorat le diplôme d'institutrice du degré supérieur, et que les jeunes personnes, ainsi préparées, pourraient se livrer avec fruit à l'exercice de l'art de guérir. La preuve de ce fait n'est plus à faire.

6^{me} PROPOSITION. — *Il y aurait lieu de rendre plus efficaces les inspections médicales tant pour ce qui concerne le recrutement des nourrices que pour les soins à donner aux nourrissons,*

Nous appelons de tous nos vœux cette institution, qui serait, croyons-nous, bien simplifiée par l'adoption de la mesure ci-dessus proposée.

7^{me} PROPOSITION. — *Le rapport de l'Académie constate l'incurie et l'indifférence coupables de certains parents à l'égard des enfants envoyés en nourrice.*

Il serait à désirer qu'on encourageât les Sociétés protectrices de

l'enfance, et les comités locaux d'inspections de nourrices, en élargissant considérablement les attributions des unes et des autres. Il serait également urgent qu'on s'occupât des vaccinations, qui sont souvent trop tardives.

8^{me} PROPOSITION.— *Une dernière cause, signalée dans le rapport de l'Académie, a sa source dans le grand nombre de naissances illégitimes.*

Nous avons déjà dit que la mortalité des enfants appartenant à cette catégorie atteignait le chiffre formidable de 95 %. Le rapport qui le constate porte la date de 1870.

Depuis cette époque le chiffre des naissances illégitimes a-t-il changé? Nous avons établi, d'après le bulletin de naissance de la dernière semaine de novembre, qu'il s'élevait à 346, soit en nombre rond 18,000 par an, sur lequel la proportion des décès est aussi considérable.

Or, nous nous demandons quel remède il convient d'apporter à un pareil état de choses, qui tient à la constitution même de la société.

M. Chauffard indique comme causes principales : 1^o les armées permanentes. Il existe en France quatre cent mille hommes auxquels le mariage est interdit. Le nombre des naissances illégitimes est en raison directe de l'effectif militaire. Il serait à désirer que le gouvernement favorisât le mariage des militaires.

M. le Ministre de la guerre croit qu'une pareille mesure influerait d'une manière très fâcheuse sur la discipline et sur la valeur des armées en campagne.

Nous voyons chaque jour que, pour des motifs que nous n'avons pas à apprécier ici, un grand nombre de jeunes gens, appartenant aux diverses administrations, préfèrent garder le célibat, et deviennent ainsi la cause de l'amoindrissement de la population, et de l'inconduite d'une grande quantité de jeunes filles.

Ici nous ne pouvons que signaler le mal, sans en faire connaître le remède. Mais nous croyons pouvoir recommander à qui de droit de créer et de répandre partout les sociétés protectrices de l'enfance, dans l'intérêt de la morale d'abord, et dans celui de l'état dont la population constitue la véritable force.

Et, nous ne craignons pas de l'affirmer, en nous appuyant sur des chiffres indiscutables, la philanthropie ainsi comprise sauvera chaque année la vie à plus de cent mille enfants.

Il nous reste à dire un mot des asiles ouverts par l'assistance publique et privée aux enfants abandonnés d'une part, et de l'autre à

ceux dont les parents ne peuvent, à raison de leur position, s'occuper des devoirs de la famille.

L'institution des asiles d'enfants trouvés remonte à l'an 525 ; Justinien, empereur d'Orient, en parle dans ses Institutions. Il en est fait mention dans les Capitulaires de Charlemagne, où ce prince défend d'aliéner leurs biens.

Au commencement de l'année 1098, la ville de Padoue fonde une maison de ce genre, sous le nom de maison de Dieu. En 1580, un certain frère Guy fonde à Montpellier un hospice destiné aux enfants trouvés, en même temps qu'il crée l'ordre des hospitaliers.

Enfin, c'est en 1638 que le courageux Vincent de Paule ose porter sa supplique jusqu'au pied du trône de Louis quatorze et, par un trait d'éloquence resté fameux, obtient la création dans Paris même de l'asile des enfants assistés, qui fut définitivement classé au nombre des hôpitaux en juin 1670.

Il résulte de documents statistiques officiels, qu'en 1870 le nombre des enfants trouvés était en France de cent cinquante mille par an, soit deux par mille habitants. Ce nombre n'a fait que croître jusqu'à ce jour. Les enfants assistés sont à la disposition de l'Etat, qui se charge de leur éducation.

Nous sommes heureux de constater que, dans sa séance du mercredi 20 décembre 1883, le conseil général de la Seine a voté la somme de 1,110 000 francs pour l'acquisition de domaines aux environs de Bône (Algérie). Ces domaines, qui sont en pleine prospérité, serviraient d'école professionnelle d'agriculture pour les enfants assistés du département de la Seine. Les enfants devenus capables de diriger par eux-mêmes une exploitation, recevront gratuitement des concessions de terrains. Tout l'avenir de la colonie est là.

Nous sommes heureux d'applaudir sans restriction à cette décision humanitaire de notre conseil général, et nous félicitons hautement M. Yves Guyot, l'honorable défenseur de ce projet.

Notre expérience personnelle, à raison d'un long séjour en Algérie, nous permet de prédire une réussite complète à nos futurs jeunes colons.

Nous avons à signaler une autre institution de bienfaisance, créée en faveur des mères qui sont obligées, pour subvenir à l'entretien de la famille, de passer une grande partie de la journée hors de chez elles. Nous voulons parler des crèches.

Cette création, si éminemment philanthropique, date de 1844 ; elle est due à M. Marbeau.

Les crèches sont de vastes salles bien aérées, où toutes les règles de l'hygiène sont observées, et où les mères viennent elles-mêmes allaiter leurs enfants, deux fois par jour au moins, puis les remportent chez elles après leur journée. Entre ces périodes extrêmes d'allaitement, la crèche pourvoit elle-même à la nourriture des enfants, à l'aide du biberon, ou d'aliments appropriés à leur âge.

Monsieur Delpech, le rapporteur de la commission des crèches à l'Académie de médecine, insiste sur les bonnes conditions hygiéniques de ces établissements, dont le service médical, ajoute-t-il, ne laisse rien à désirer, et qui constituent un progrès réel dans une ville dont la population ouvrière s'élève à trois cent mille individus, dont cinquante mille nécessiteux.

Nous avons tenu à nous rendre compte de l'installation d'une crèche, et nous avons visité celle de la rue de Mézières. Ce qui frappe tout d'abord dans ce bel établissement, c'est l'exquise propreté qui y règne. La salle est haute, vaste, et éclairée par de nombreuses croisées; de chaque côté de la muraille sont les berceaux des nourrissons; ces enfants sont tenus à une température toujours égale, et nous avons pu nous assurer qu'ils jouissaient tous d'une santé parfaite. Au milieu de la salle est la pouponnière où d'autres enfants s'exercent à la marche, sous la surveillance d'une religieuse.

Un peu plus loin, les enfants plus âgés se livrent à divers jeux avec une gaité et un entrain qui m'ont paru de très bon augure. Madame la Supérieure, qui fait les honneurs de l'établissement avec une grande urbanité, a bien voulu répondre à toutes mes questions, et j'ai pu constater les heureux résultats de la parfaite observation des lois de l'hygiène.

En résumé, les crèches sont une institution salubre : surveillées convenablement, elles n'offrent pas d'inconvénients sérieux. Elles sont susceptibles de progrès, et fournissent aux mères nécessiteuses, indépendamment de la nourriture de leurs enfants, des conseils hygiéniques propres à les diriger dans le reste de la tâche qu'elles ont à remplir.

L'Académie de médecine en a du reste reconnu l'utilité, en indiquant les améliorations dont elles sont susceptibles.

Les documents qui précèdent sont de deux sortes.

A la première catégorie appartiennent les faits et les chiffres qui portent avec eux leur éloquence.

A la seconde ressortissent les moyens à employer pour obvier aux graves conséquences de l'état de choses que nous signalons.

Nous résumons ci-après nos propositions :

1° Publier une sorte de catéchisme, mettant à la portée de tous les mesures hygiéniques nécessaires, pour parer aux nombreux accidents qui signalent le premier âge ;

2° Prévenir les conséquences funestes dues à l'absence des soins médicaux, en remplaçant les sages-femmes actuelles par des dames reçues docteurs ;

3° Rendre les inspections médicales des nourrices plus fréquentes et plus fructueuses ;

4° Créer partout où besoin sera des Sociétés protectrices de l'enfance ;

5° Encourager le mariage des militaires sous les drapeaux, et celui des nombreux employés.

Nous ne nous dissimulons pas, quant à cette dernière proposition, les nombreuses difficultés que rencontrerait sa mise en pratique ; mais ne serait-il pas au moins possible de tenter l'expérience sur un certain nombre d'hommes de bonne volonté.

Telles sont les différentes réformes dont l'urgence nous a paru évidente, et que nous livrons avec confiance à l'étude des philanthropes et des Sociétés savantes, persuadé que nous sommes qu'en France il suffit de signaler le mal pour en arrêter les progrès.

D^r REIGNIER.

NOTE SUR LES ENFANTS ASSISTÉS.

A l'appui de ce qui précède, nous reproduisons une note publiée par les journaux, dont les éléments, fournis par l'administration, ont évidemment un caractère officiel. (1).

« Par les soins de M. Quentin, directeur de l'Assistance publique, on vient de commencer un travail très intéressant tendant à réorganiser, en l'améliorant, l'important service des enfants assistés.

« La mortalité croissante *qui sévit sur cette classe si intéressante de la jeunesse* (style des bureaux. Joli, n'est-ce pas ?) impose les améliorations demandées, d'autant plus que l'une des causes qui frappent si cruellement les enfants en bas âge, semble être le manque de soins, ou tout au moins *l'insuffisance de nourriture*.

« Il résulte de chiffres officiels accueillis par l'Assistance publique que, l'année dernière, la mortalité des enfants secourus d'un jour à un an a été de 14, 28 p. %. La mortalité s'est élevée au chiffre formidable de 34 p % pour les enfants placés en nourrice à la campagne.

« Les causes de ce mal étant, avons-nous dit, le manque de soins et l'insuffisance de nourriture, les améliorations projetées porteront sur deux points essentiels ; 1° réorganisation des services d'inspection et de surveillance ; 2° augmentation des pensions payées pour les orphelins secourus, et augmentation des salaires des nourrices.

« L'Assistance publique proposera d'élever de 6 fr. à 10 fr. par mois la pension payée pour les orphelins. Quant au salaire des nourrices, il serait à l'avenir de 30 fr. par mois pour la première année ; 20 fr. pour la 2^me

(1) Entr'autres : l'*Opinion* du 29 décembre 1883. C'est le texte de ce journal demi-officiel que nous donnons.

année, et 15 fr. pour la troisième. En outre, pour ce qui concerne les orphelins secourus, la durée des secours à fournir pourrait aller jusqu'à la treizième année de l'enfant.

« Ces améliorations, que tout le monde approuvera, imposeront des charges nouvelles, qui porteront le total des dépenses à 4 millions 737,000 fr. Dans ce chiffre, les secours destinés à prévenir les abandons seront compris pour 822,000 fr ; les mois de nourrices et pensions, pour 2.900,000 fr., les frais d'engagement de nourrices pour 135,000 fr. Les dépenses pour vêtements s'élèveront à 600,000 fr. et une pension de 262,000 fr. sera affectée aux frais de maladies et d'inhumations. »

Ce document est fort intéressant. Il prouve des efforts que fait la République pour organiser la charité laïque. L'Etat comprend de plus en plus qu'en éliminant le personnel ecclésiastique des fonctions qu'il remplissait autrefois, il est obligé de se substituer à l'Eglise et aux Eglises dans une foule de choses qui étaient à la charge du pouvoir spirituel. Les écoles laïcisées, les hospices laïcisés, tout ce qui touche à l'Assistance doit être laïcisé aussi. Cela coûtera cher, plus cher qu'autrefois, sans aucun doute, mais l'argent est la moindre des choses, et ce n'est pas ce qui manquera le plus. L'organisation de la surveillance des nourrices, dont il est question dans ce document, résulte d'une loi récente qui charge les médecins cantonaux de cette surveillance, en leur laissant le soin de se faire assister par des comités dans chaque commune de la circonscription cantonale. Tout cela est très beau sur le papier. Mais c'est toujours l'histoire de la jument de Roland. Elle avait toutes les qualités, seulement elle était morte. Pour qu'une pareille organisation marche, il faut que trop de monde fasse son devoir. Il faut que le médecin de canton fasse son devoir ; que les municipalités fassent leur devoir, que les comités locaux fassent leur devoir, et, chose plus difficile, s'entendent pour le faire ; et cela en l'absence de toute hiérarchie et de toute sanction pénale !... Enfin, cela vaut toujours mieux que de laisser les choses comme elles étaient. Organisez, organisez, il en restera toujours quelque chose. (La Rédaction).

LES PHÉNOMÈNES SPIRITES ET LEUR CAUSE

Critique par René CAILLÉ.

Ce n'est pas seulement en France et en Belgique que le spiritisme s'établit en maître et voit augmenter, chaque jour, le nombre de ses prosélytes, c'est partout. Le phénomène qui attire aujourd'hui l'attention, c'est celui d'esprits désincarnés se faisant eux-mêmes les maîtres des incarnés et venant leur dicter de gros volumes de maximes, de préceptes et de doctrine qu'ils soumettent à notre étude et à notre jugement. Ils ne s'imposent jamais et leur grand souci c'est de respecter notre libre arbitre. « Ecoutez-nous et méditez, semblent-ils nous dire, et voyez ensuite si vos docteurs et vos savants peuvent vous offrir quelque chose d'aussi sain, d'aussi rationnel et d'aussi beau. » Pendant qu'en France un de nos frères faisait paraître « *Les vies mystérieuses* », (1) ouvrage remarquable dicté par des amis célestes, en même temps, d'autres habitants des mondes supérieurs dictaient à notre ami de Livourne, l'ingénieur Adolphe Coen, dont nous avons tous admiré la foi et le haut caractère lors de la visite qu'il fit en 1877 aux membres de la Société d'études psychologiques dont il venait de solliciter la faveur de faire partie, un livre EN ITALIEN ayant pour titre : *Les Phénomènes spirites et leur cause*.

Ce livre, écrit en italien, se vend 3 fr. et est déposé à la librairie des sciences psychologiques de la rue des Petits-Champs, n° 5.

(1) Librairie Spirite, 5, rue des Petits-Champs, 6 fr. franco. Grand in-8° de 500 pages.

PREMIÈRE PARTIE. CHAPITRE I. *La matière et les forces physiques.* — Lois physiques. — Propriété de la matière. — Molécules et atomes. — Actions à distance. — Matière atomique. — Les quatre états de la matière. — Force et mouvement universels. — Force et mouvement physiques. — Perfectionnement de la matière et des forces. — Echelle continue de la création. — Instinct.

CHAP. II. *Le perfectible et les forces spiritiques.* — Le corps humain. — Ses propriétés. — L'Esprit. — Facultés de l'esprit. — Nécessité de vies antérieures. — Le perfectionnement. — La perfectibilité de la force et du mouvement spiritique.

CHAP. III. *La vie et la mort.* — La vie. — L'âme. — Sa résidence. — L'âme dans le fou et dans l'idiot. — Le sommeil. — Le songe. — La mort.

CHAP. IV. *Le Créateur et le créé.* — Relation entre le Créateur et la créature. — Manifestations spiritiques. — Erreurs dans lesquelles sont tombés les anciens au sujet des manifestations spiritiques — Résumé succinct des phénomènes spiritiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

CHAP. V. *Les premiers phénomènes spiritiques modernes.* — Les tables tournantes. — Les tables intelligentes. — Théories diverses. — Discussion de ces théories.

CHAP. VI. *Les Médiums.* Moyens de communication entre les Esprits incarnés et les Esprits désincarnés. — Médiums. — Hiérarchie spiritique. — Communications des Esprits entre eux. — Pour qui les communications spiritiques ne sont pas toujours concordantes.

CHAP. VII. *Les Réincarnations.* Les Réincarnations. — Leur but. — Réincarnation dans les enfants. — L'avortement. — La Résurrection.

CHAP. VIII. *Exposition des phénomènes spiritiques et leur explication.* Phénomènes tactils. — Phénomènes auditifs. — Phénomènes visibles — Phénomènes magnétiques.

SECONDE PARTIE. Moyens de perfectibilité pour l'Esprit.

CHAP. I. *La Liberté.* Quelle doit être la liberté laissée aux incarnés et aux désincarnés. — Dans quelles limites nous devons la renfermer pour qu'elle ne devienne livrée ni à l'arbitraire ni à la licence ? — Théories cosmogoniques et théogoniques. — Le bien et le mal. — Les prophéties et les miracles.

CHAP. II. *L'amour.* Définitions. — L'amour fini. — L'amour de la femme. — L'amitié. — Les âmes sœurs. — La douleur. — Echelle symbolique. — L'amour infini.

CHAP. III. *La Foi.* Définitions. — La foi humaine. — La foi aveugle et la foi rationnelle. — La foi et l'autorité. — La Révélation. — La foi divine. — L'Espérance et la charité.

On voit par là que ce livre touche à toutes les questions soulevées par les phénomènes spirites. Notre ami Adolfo Coen a voulu mettre son livre sous l'égide d'un nom qui lui est cher « Marco del Pilastro » habitant de l'espace, et n'a point voulu laisser paraître le sien, signe de modestie et de désintéressement qui doit nous disposer en sa faveur, mais il n'a pas voulu le dédier à d'autre qu'à celle qu'il aime le plus dans ce monde : son épouse chérie, Emma.

Nous faisons des vœux pour que ce petit livre de notre frère italien soit bientôt traduit en français et se répande parmi les spirites pour servir à leur instruction.

René CAILLIÉ

Le Gérant : H. JOLY.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

27^e ANNÉE

N^o 3

FÉVRIER 1884

EXAMEN DE CERTAINES THÉORIES NOUVELLES SIXIÈME ARTICLE.

L'UNIVERS INVISIBLE ET L'HYPOTHÈSE DE LA DOUBLE MÉMOIRE.

I

Dans un livre publié récemment en France, mais connu depuis plusieurs années en Angleterre, deux physiciens, MM. Balfour Stewart et Tait, nous font connaître leur opinion sur la vie future (1). Suivant eux, et certainement aussi selon les spiritualistes de toutes les écoles — la grande majorité des hommes « a toujours « cru, de quelque manière, à une existence après la mort. » Les penseurs seraient, aujourd'hui encore, divisés en deux catégories : « Ceux qui étudient le *comment* de l'univers et ceux qui en étudient le *pourquoi*. » Les premiers sont les hommes de science, les seconds les hommes de religion.

Les auteurs de cet ouvrage ont voulu être des hommes de science et de religion, en étudiant, tout ensemble, le comment et le pourquoi ; et ils ont fait leur possible pour mettre la science d'accord avec le dogme chrétien.

Ce n'est pas la première fois d'ailleurs qu'une semblable tentati-

(1) MM. Balfour Stewart et Tait : *L'Univers invisible, études physiques sur un état futur*. Traduction française de M. A. B., lieutenant des vaisseau. 10^e édition traduite.

(Le journal *Les Débats* dit de ce livre : C'est un livre anglais : idées anglaises. Il est inutile d'insister sur le succès de l'ouvrage, il est dans toutes les bibliothèques de l'Angleterre ; c'est qu'il touche aux problèmes les plus élevés de la philosophie. Les auteurs ont abordé la redoutable question de la vie ultra terrestre et disserté très habilement sur le Christianisme. Ce livre est à lire ; très certainement, il apprendra beaucoup même à ceux qui savent).

ve est faite (1) ; cependant la science et la religion n'ont pu encore parvenir à s'entendre. Le seul lien qui pourrait les réunir serait précisément le spiritisme. Si l'on commence par nier la réalité de ses phénomènes, on se prive d'un auxiliaire difficile à remplacer. Il est à remarquer d'ailleurs que l'on ne s'en débarrasse pas sans lui accorder, au préalable, une certaine attention. Ce serait bien inutile s'il n'avait aucune valeur. Mais le soin que l'on prend de constater sa présence dans les spéculations philosophiques et religieuses de notre époque démontre qu'il n'est pas aussi méprisable qu'on voudrait le faire croire, et qu'il s'impose, malgré tout, à l'attention des chercheurs.

II

L'Univers Invisible est donc un livre de science spiritualiste ; seulement ses auteurs accordent une grande confiance aux écritures sacrées, tandis qu'ils ne font aucun cas des phénomènes que nous obtenons. Libre à eux. Il est probable toutefois que s'ils avaient examiné de près ces phénomènes, ils ne diraient pas qu'ils regardent « les prétendues manifestations comme n'ayant aucune « réalité objective. » Des savants aussi éminents qu'eux, et qui ont autrement étudié les faits, sont d'un avis bien différent. On peut citer, en Angleterre, des chimistes, des physiciens, dont les recherches spirites sont connues de tout le monde et qui sont des hommes trop intelligents pour s'être trompés et trop honnêtes pour avoir voulu tromper les autres. MM. Stewart et Tait ne devraient pas oublier que plusieurs de leurs compatriotes ont fait entrer le spiritisme dans le domaine de la science.

Voici maintenant l'explication qu'ils donnent de leur dédain pour les phénomènes spirites. Elle est puérile. « Ces faits, disent-ils, se produisent généralement à la demi-lumière si ce n'est dans les ténèbres complètes et en présence de personnes préalablement surexcitées ; » tandis que les communications spirituel-

(1) Voyez l'ouvrage du docteur Constantin James : *Moïse et Darwin ou l'homme de la Genèse comparé à l'homme singe.*

M. Constantin James prétend prouver que tout s'est exactement passé dans « l'ordre indiqué par Moïse. » C'est aussi l'avis — naturellement — de Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux, dans sa *Divine Synthèse*. Cependant il faut reconnaître que cet écrivain fait de larges concessions aux idées anti-cléricales, puisqu'il émet la conjecture de races humaines antérieures à la nôtre sur ce globe et qu'il est partisan de l'habitabilité des mondes. C'est bien hardi pour un archevêque.

les rapportées dans les Ecritures sont représentées « comme faites
« à des personnes non préparées pour les recevoir et elles ont lieu
« en plein jour pour la plupart... Elles ont l'aspect d'un événe-
« ment de *plein air*... » On verra, plus loin, que certains faits
spirites se produisent, de nos jours, dans des conditions semblables.

III

Mais on doit convenir que l'exposition qu'ils font de l'état actuel de l'univers physique présente beaucoup d'intérêt. La décadence de cet univers est inévitable, disent-ils. « D'abord toute la lumière et
« toute la chaleur du soleil et des étoiles, à l'exception d'une faible
« fraction, se répand dans l'espace et ne revient plus à sa source, au-
« trement dit le soleil et les étoiles se refroidissent lentement...
« En second lieu, le mouvement visible des grands corps de l'uni-
« vers est graduellement ralenti par quelque chose que l'on peut
« appeler le *frottement éthéré*. Il suit de là que notre soleil perdra
« peu à peu son éclat et que notre terre perdra de même son éner-
« gie orbitaire et se rapprochera du soleil en décrivant des spirales
« de plus en plus étroites. A la fin, elle s'enchevêtrera avec le soleil,
« d'où résultera la conversion en chaleur de son reste d'énergie or-
« bitaire, après quoi les deux corps n'en formeront qu'un seul. —
« Ainsi le soleil tend à absorber finalement les planètes de son sys-
« tème et, par cette absorption, sa chaleur et son énergie seront
« momentanément restaurées. »

Les auteurs supposent ensuite que les choses se passeront de même dans tout l'univers. « Ce qui advient de notre système, disent-ils, arrivera également à l'univers visible tout entier. Il devien-
« dra dans le temps, s'il est fini, une masse sans vie... Cet univers
« visible est sans doute un *vêtement glorieux*, mais non immortel ;
« il nous faut chercher ailleurs pour être *revêtus de l'immortalité*
« *comme d'un vêtement*. » Nous allons les suivre dans leur recher-
che.

MM. Stewart et Tait font remarquer que toute la chaleur du soleil, une petite fraction exceptée, s'en va, de jour en jour, dans ce que l'on appelle l'*espace vide* ; la petite fraction seule demeure employée au profit des diverses planètes. « Est-il quelque chose de
« plus embarrassant, s'écrient-ils, que cette apparente prodigalité
« de la vie et de l'essence de notre système ? » Alors, voulant trouver un but à cette prodigalité, ils supposent que l'énergie lumi-

neuse a une autre fonction que celle de voyager indéfiniment dans l'espace et qu'elle est plutôt « graduellement transformée dans un ordre de choses invisible. » Cet ordre de choses invisible serait entièrement lié à l'ordre de choses actuel, sur lequel il pourrait agir énergiquement, car « l'énergie du système actuel peut être regardée comme dérivée originairement de l'univers invisible. » Or, si le système actuel a pris sa source dans cet autre univers, les auteurs pensent qu'un univers de cette nature « qui est uni par un lien d'énergie à l'univers visible, est susceptible d'en recevoir de l'énergie et de transformer l'énergie ainsi reçue. »

Nous arrivons maintenant au côté le plus original de la conception des deux physiciens anglais. Si l'univers invisible peut recevoir et transformer l'énergie que lui envoie l'univers visible ou matériel, ne serait-il pas possible qu'il reçût et transformât la pensée humaine, cette pensée étant considérée comme une des formes de l'énergie ? MM. Stewart et Tait n'hésitent pas à se prononcer pour l'affirmative, après avoir essayé d'expliquer le mécanisme de la pensée. « De même qu'aucune action du corps, disent-ils, ne se produit sans le jeu de quelque tissu musculaire, on croit également qu'aucune pensée n'a lieu sans quelque dépense de la matière cérébrale. Les physiologistes vont même plus loin : ils avancent que chaque espèce de pensée est l'indice d'une dépense spécifique de matière cérébrale, de sorte qu'il y aurait un rapport mystérieux entre la nature de la pensée et la nature de la dépense cérébrale qu'elle occasionne. On regarde pareillement la mémoire comme provenant de traces laissées dans le cerveau de l'état où il se trouvait au moment où la sensation remémorée eut lieu. » Ils pensent aussi qu'un être vivant doit avoir, en lui-même, la faculté de divers mouvements et posséder « une organisation capable de mettre en jeu des forces intérieures à intervalles irréguliers dépendant de sa volonté. » Ainsi l'être vivant peut penser et le jeu de sa pensée produit une impression sur les parties matérielles de son cerveau. « Mais les mouvements qui accompagnent la pensée, disent encore les auteurs, doivent provenir de l'ordre des choses invisibles et affecter cet ordre de choses parce que, d'abord, les forces qui causent ces mouvements sont dérivées de l'invisible et ensuite parce que les mouvements par eux-mêmes doivent agir sur l'invisible. Il s'ensuit que la pensée, entendue comme affectant la matière d'un autre univers en même temps que la matière de ce lui-ci, peut donner l'explication d'une vie future. »

Cependant, pour que la vie future soit la *continuation de l'existence* de l'individu, il faut nécessairement que celui-ci, lorsqu'il entre dans cette existence nouvelle, ait une sorte de « prise sur le passé. » Or, cette prise sur le passé, que lui donne la conservation de sa *mémoire*, ne se comprend que si cette mémoire est pourvue, dans le monde invisible, d'un *organe*. « Comme nous sommes incapables d'imaginer, ajoutent-ils, un esprit fini sans un corps ou, pour plus de précision, un esprit fini *non soumis à des conditions*, il est évident que cette *prise sur le passé* implique un organe de quelque sorte. Ceci est pour nous une proposition parfaitement générale ; nous ne la limitons pas à tel arrangement particulier *de formes corporelles* ou à telle catégorie particulière d'intelligences organisées finies ; nous entendons que chaque individu, depuis l'archange jusqu'à la brute, doit posséder quelque chose d'analogue à un *organe de mémoire*. »

Voilà qui est bien établi : Nous avons, d'après cette hypothèse, un organe de mémoire *dans l'univers invisible* ; cet organe, qui peut ne pas être limité à des formes corporelles, est cependant une sorte de corps ; et en même temps que nos pensées affectent *l'organisme matériel* de notre cerveau, elles affectent *l'organisme* de nature inconnue que nous possédons dans l'espace. En résumé : « Chacune de nos pensées est accompagnée de certains mouvements moléculaires et de déplacements dans le cerveau ; une partie de ceux-ci, admettons-le, est en quelque façon emmagasinée dans cet organe, de manière à produire notre mémoire matérielle ou physique. D'autres parties de ces mouvements sont cependant communiqués au *corps invisible* et y sont emmagasinées pour constituer une mémoire qui pourra servir *quand ce corps sera libre d'entrer en fonctions*. »

Mais à quel moment ce corps entrera-t-il en fonctions ? Sera-ce à la mort de l'individu, ou bien lorsque la vie aura complètement abandonné l'univers visible, par suite de ces catastrophes que MM. Stewart et Tait prétendent inévitables et dont le mécanisme a été présenté plus haut ? Les auteurs ne disent rien de bien précis à cet égard ; pourtant ils déclarent « qu'il y a trois suppositions concevables sur l'existence individuelle après la mort. » En premier lieu, « on peut la regarder comme le résultat d'un transfert d'un degré de l'être à un autre, ce transfert ayant lieu *dans l'univers actuel*. » Voilà la théorie spirite : l'individu change d'état en abandonnant son corps charnel, mais il ne quitte pas l'espace dans

lequel se meut le globe sur lequel ce corps est resté. Secondement, le « transfert peut avoir lieu de l'univers physique à quelque « ordre de chose différent, *mais qui lui soit intimement lié.* » Cela, c'est la théorie des auteurs : l'individu peut aller de l'univers visible à l'univers invisible où l'attend son *organe de mémoire.* « Enfin « nous pouvons concevoir, disent-ils encore, que le transfert serait « de l'univers visible actuel à un autre ordre de choses *complètement indépendant de lui.* » Ce serait évidemment le *Ciel* des religions ou leur *Enfer*, selon les cas. Du reste, cette dernière hypothèse est rejetée par les auteurs, en vertu du *principe de continuité* qui s'oppose à ce que deux ordres de choses absolument différents l'un de l'autre se suivent *immédiatement.* Cela n'empêche pas, il est vrai, la *solution de continuité*, qui se produirait, par exemple, si l'intelligence de l'individu s'engourdissait dans la mort et ne devait retrouver sa vie spirituelle qu'après la destruction du monde physique. Et d'ailleurs, cette vie spirituelle ne ferait que *continuer* l'état antérieur, en donnant à l'individu plus de clairvoyance, en l'élevant d'un degré intellectuel de plus. On le voit, nous cotoyons, ici encore, le spiritisme rationnel.

Donc MM. Stewart et Tait, précisément parce qu'ils veulent l'accord de la religion et de la science, rejettent la troisième hypothèse comme trop théologique et conservent les deux autres — qui sont *spirites* quoiqu'ils n'aient pas l'air de s'en apercevoir. Ils réduisent par conséquent leurs suppositions à deux : « la première implique « quant le passage d'un degré d'être à un autre dans l'univers visible, et la seconde un passage de l'univers visible à un ordre de « choses intimement lié à cet univers. »

Cependant, de même qu'ils ont éliminé la troisième proposition, ils éliminent aussi la première, après avoir examiné l'univers physique actuel, qui ayant eu son commencement dans le temps, aura aussi sa fin, toujours par suite des catastrophes qu'ils prévoient. Ils en concluent que « l'immortalité dans un tel univers est impossible. » Les spirites peuvent être de leur avis, car cette conclusion ne les gêne pas du tout. Rien n'empêche, en effet, les esprits désincarnés de se tenir dans les espaces où se meuvent les mondes de l'univers visible, tant que ces mondes existeront et de progresser moralement dans ces espaces, en vertu de la loi de continuité. L'univers invisible les recevrait lorsque disparaîtrait l'univers actuel, ce qui serait tout aussi rationnel que s'ils allaient, dès maintenant, dans cet uni-

vers invisible, pour y retrouver un organe de mémoire, formé peu à peu durant leur vie, et d'ailleurs, tout-à-fait problématique.

Je le répète, les auteurs ne se prononcent pas nettement sur l'époque où l'esprit désincarné va prendre possession de son organe de mémoire. Pourtant, ils semblent croire que cet organe peut être occupé pendant l'existence du monde actuel. Et, prévoyant des objections, ils parlent absolument comme s'ils étaient spirites : «... Il est possible, disent-ils, *qu'il y ait ou qu'il y ait eu*, des manifestations éventuelles de l'esprit (1), car les annales du Christianisme affirment que l'élément spirituel s'est manifesté visiblement *même en cette vie* dans certaines conditions exceptionnelles. » Il faut donc en conclure qu'au fond NM. Stewart et Tait pensent que l'état futur, d'un genre particulier, qu'ils nous présentent, existe à partir du moment de la mort matérielle, ce qui rapproche encore leur théorie de la nôtre. La Bible leur permet, sinon de l'affirmer positivement, du moins d'avoir de fortes présomptions de le croire. Je prendrai la liberté de leur faire observer que s'ils avaient seulement lu les dernières pages du livre de leur compatriote William Crookes, sur les *Phénomènes du Spiritualisme*, ils y auraient trouvé la preuve, donnée plus positivement que dans les écritures sacrées, de la réalité d'une vie future, plus rationnelle aussi que celle imaginée par eux.

A. VINCENT (*A suivre dans le cahier du 15 février*).

Swedenborg -- De Turreil -- Louis Michel, de Figanières.

Dans les temps modernes, les Cagliostro, les Swedenborg et tant d'autres que, dans ses idées étroites, le catholicisme appelle des charlatans, n'étaient autres que des Médioms, comme lui-même l'était Daniel. Parlons de quelques-uns et commençons par l'un de ceux qui ont été le plus moqués et dénigrés. Parlons de Swedenborg.

Un jour qu'il était à table, un nuage se forme devant lui, duquel sort une voix : « *Tu manges trop*, » lui dit-elle. Il se fait plus sobre et bientôt il entre en communication régulière avec les Esprits et les Anges. Il entretient des rapports suivis avec les âmes de

(1) Je souligne ces mots « qu'il y ait ». Ils indiquent bien que, dans la pensée des auteurs, les manifestations peuvent se produire de nos jours. C'est ce dont les spirites sont absolument convaincus et cela par les expériences qu'ils font à chaque instant.

beaucoup d'hommes fameux de l'antiquité et des temps modernes. On lui raconte tout ce qui se passe dans l'espace parmi ces désincarnés, qui sont invisibles pour nos yeux de chair et qui nous sont identiques. Quand le grand Médium Suédois écrit tout cela, il ne dit pas « *je crois* » ; il dit « *j'ai vu* ». Et tout ce qu'il nous raconte est fort beau ma foi, et, pour des hommes sans parti-pris, porte souvent en soi le cachet de la vérité. Ses amis célestes lui racontent que tous les globes sont habités et qu'ils ne sont autre chose que les pépinières où se forment les Esprits ; que les Esprits une fois désincarnés vont dans l'espace continuer la série de leurs progrès et de leurs transformations et que là ils se séparent en deux grands camps : dans le premier, vont les Esprits qui se laissent guider, qui aiment le Beau, le Bien et le Vrai, et montent progressivement l'échelle qui doit les conduire à partager la gloire et les travaux de Dieu ; dans le second vont les Esprits qui ne se complaisent que dans le mal, et c'est *l'enfer* où ils resteront éternellement, s'ils ne veulent point abjurer leurs mauvais sentiments et leurs honteuses passions. Dieu, nous dit Swedenborg, est le GRAND HOMME INFINI dont les globes matériels répandus dans l'espace constituent le corps. Nous tous, qui faisons partie de la vie de Dieu, nous sommes en lui, nous vivons en lui, nous nous mouvons en lui — *in Deo sumus, vivimus et movemur*. Les Esprits et les Anges, soit dans le Ciel, soit dans l'enfer, se réunissent par sociétés sympathiques, et les uns habitent la Tête, le Cœur et les Poumons de Dieu, quand les autres habitent ses jambes ou ses pieds. Ces sociétés sont composées d'Esprits qui n'ont pas tous la même valeur, ni les mêmes capacités, aussi occupent-ils différentes places dans l'ensemble, et la place dépend du mérite de chacun. Chaque société possède un corps formé par l'ensemble des individus qui la composent et exactement fait à l'image de celui de Dieu. Mais tous les citoyens d'une même société portent le même nom et quand on dit l'ange Raphaël, l'ange Gabriel ou satan, ce sont des milliers d'Esprits ou d'Anges qui portent ce nom.

Plus près de nous encore, prenons un exemple entre mille : On connaît le bel ouvrage de Louis de Turreil « *La Religion Fusionnienne* » (1). Nous allons essayer de donner en deux mots à nos lecteurs un aperçu succinct de cette œuvre. Le Fusionisme est une Religion révélée, qui a pour but d'identifier l'homme à l'homme,

(1) Cette œuvre comprend quatre volumes et est divisée en trois parties : *le Livre de la connaissance, le Livre de vie et le Livre de la perfection.*

et les hommes à Dieu qui est le GRAND TOUT. Il est certain que l'on peut faire rentrer cette Révélation dans celle de Swedenborg et celle de Louis Michel (*de Figanières*) et il est très permis de croire à une grande Révélation générale faite par des Esprits différents ; ce serait enfin l'arrivée de cet *Esprit de Vérité* annoncé par Jésus.

Suivant de Turreil, il n'y a dans l'Univers qu'une seule substance unique qui est Dieu ; et nous tous, minéraux, plantes, animaux et hommes, nous ne sommes que des parties de la Divinité. *In Deo sumus, vivimus et movemur*. Cela rentre dans ce qu'on lit dans le *Discours de Jésus à ses disciples*, Évangile selon Saint-Jean :

« 10. Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi ? Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même, mais mon Père, qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais.

17. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais pour vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez aussi.

20. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. »

Nous sommes *Un* avec Dieu, dit de Turreil, tous tant que nous sommes. Nous sommes tellement *Un* que l'amour de nos semblables n'est pas seulement un devoir, c'est une nécessité, une fatalité attachée à notre existence. Et pour que la Société en soit arrivée où elle est, à ce que les hommes ne s'aiment pas entre eux, il faut qu'il y ait perversion totale dans notre nature. *La Religion fusionnienne* vient mettre l'Humanité dans sa voie, qui est la voie de l'Amour, la voie de l'amour réciproque. Oh ! si vous saviez comme cela est vrai, qu'il faut que nous nous aimions les uns les autres ! Si vous le saviez ! si vous le saviez ! Le sentez-vous ? Sentez-vous que tous les cœurs humains doivent se fondre un jour, et que tout cela doit palpiter à l'unisson du cœur de Dieu, ce cœur divin dont les battements sont la vie du monde ? Il faut savoir aimer, tout est là. Il faut aimer tout le monde, même ceux qui n'aiment pas, même ceux qui veulent exclure de ce monde l'amour et la fraternité. Ce n'est rien d'aimer ceux qui aiment. Cette Révélation divine consiste précisément à nous faire aimer les méchants et ceux même qui dissolvent les liens d'amour. C'est même à cela que nous devons être occupés : à aimer les détestables. Comment les convertirions-nous si nous ne les aimions pas ? Il faut bien

que quelqu'un cède en ce monde. D'ailleurs, l'amour à l'égard des méchants est encore une tactique : cela les tue d'être aimés par leurs victimes. Que croyez-vous qu'il faille faire contre un homme scélérat entre tous les scélérats ? Le soumettre aux coups de la justice ? Mais le méchant en engendre d'autres par son supplice même. Le seul moyen de tuer la méchanceté, c'est d'aimer le méchant. Aimons-le, aimons-le encore, aimons-le toujours. Et savez-vous ce qui arrivera ? C'est que cet amour, sans que nous le sachions, rayonnera de nos poitrines ; il traversera, comme un courant magnétique, les grilles élevées, les murailles épaisses, les vastes salons, les appartements secrets ; il traversera la cuirasse où se trouve ce cœur de bronze, et ce cœur, à un moment donné, il le touchera, il l'amollira, il le vaincra ; et cet homme qui, hier, était contre nous, demain sera l'un de nous.

Saint Paul nous l'a dit : « Quoique nous soyons plusieurs, nous ne formons néanmoins qu'un seul corps, et nous sommes tous réciproquement les membres les uns des autres. » Et moi je vous dis, au nom de Dieu : Nous ne sommes pas plusieurs séparés, mais nous vivons *Un* dans *Tous* et *Tous* dans *Un*. Et nous devons aimer notre prochain plus que nous-mêmes.

Il serait trop difficile et trop long de résumer un système de doctrine aussi complet ; ce que nous voulons principalement montrer, c'est qu'il arrive à M. de Turreil la même chose qu'à Saint Augustin, lors de la conversion de ce dernier. C'est également une voix de l'air qui fit rentrer de Turreil dans les sentiers du bien, c'est une apparition qui, d'un sceptique et d'un viveur, fit de lui un Révélateur. Voici ce qu'il raconte lui-même :

« J'étais sous-lieutenant de marine. Vous savez ce que c'est qu'un marin : on n'est pas fou de la religion et l'on est malheureusement trop fou d'autres choses. Tel que vous me voyez, j'ai beaucoup offensé Dieu et l'Humanité par la légèreté de ma vie de jeune homme. Ayant quitté la vie de marin, je vécus quelque temps à Paris, comme y vivent ceux qui s'aiment mieux eux-mêmes qu'ils n'aiment leurs semblables, et qui croient que le bonheur est dans la volupté. Il n'en est rien pourtant.

« J'étais donc complètement livré au plaisir, lorsque le hasard me conduisit dans le bois de Vincennes. J'étais seul, je me promenai longtemps, livré à mes pensées, dans les massifs. Puis me trouvant fatigué, je vins m'asseoir sous un arbre. A peine étais-je assis, que je vis un *Être blanc* ; oui, un être blanc, quelque chose

qui, tout à coup, me transforma l'âme, et qui me dit d'une voix que j'entends encore : « *Change de vie, et c'est toi qui annonceras la nouvelle parole.* »

« Je fus si ému que je fondis en larmes. Quand je me relevai la *Religion fusionnienne* était tout entière dans mon esprit. »

Mais c'est dans tous les coins de la France que se fait la Révélation nouvelle et c'est bien là un signe des temps ; aveugle qui ne veut pas le voir ! En 1816, naissait à Figanières, de simples paysans, *Louis Michel*. Enfant du peuple, il n'eut d'autre éducation que celle du peuple et n'apprit absolument que ce que l'on apprend à l'école primaire : à lire, à écrire et à compter. Mais c'était un puissant Medium et, comme Swedenborg, son âme, détachée de son corps, voyageait partout, aux antipodes, sous la croûte du globe, dans les astres. Il décrivait avec la plus parfaite rectitude de jugement tous les lieux que, pendant son sommeil magnétique, on lui faisait visiter, et cependant il n'était jamais sorti de son village. Les événements depuis longtemps passés, aussi bien que les événements futurs, il les voyait et les décrivait avec une facilité miraculeuse. Un voyage dans Uranus, dans Saturne ou dans Jupiter ne dépendait pour lui que d'un simple acte de sa volonté ; mais lorsque, éveillé, on lui racontait tout ce qu'il avait dit, il ne voulait pas y croire, jusqu'à ce qu'enfin il eût compris qu'il n'était que l'instrument d'un moteur extérieur, d'une puissance Céleste qui parlait par l'intermédiaire de ses lèvres et de son cerveau. Voilà ce que certain jour dicta l'Esprit, en parlant à Louis Michel de sa mission :

« Esprit de la Terre, j'ai à te faire de grandes révélations..... Les hommes sont à ce point égarés qu'ils ne peuvent plus se comprendre, s'entendre les uns les autres. Plus de bonne foi parmi eux. Egoïsme et ambition, voilà la grande devise : Apprends que nous sommes entraînés par un grand courant, par un immense tourbillon qui s'arrêtera dans une paix générale et définitive.

« L'homme placé par la Providence à la tête de ce mouvement immense, grand pivot de puissantes combinaisons, portera dans tout le globe le flambeau des lumières.

« Tu t'en souviens, je t'ai parlé d'un homme parfait, d'un homme privilégié des régions où est le grand Moteur qui dirige tout. Il est envoyé sur la planète Terre, pour faire triompher la puissance du bien, détruire l'égoïsme, l'avarice et l'ambition, anéantir les êtres monstrueux en rapport avec la puissance du mal. C'est alors

que s'engagera une lutte terrible entre ces deux grands agents universels, le bien et le mal. Quand le mal sera terrassé, une régénération bienfaisante sèmera l'abondance sur la planète.

« Les hommes ont atteint la dernière limite de la perversité. Tu le sais, le jeune homme a fait à peine les premiers pas dans la vie, que la corruption l'inonde de tous côtés ; mais après la régénération dont je te parle, cette corruption sera maîtrisée.

« Il y a aussi sur la planète des hommes secondaires envoyés pour féconder ce grand développement de vertu et de sagesse. Grâce à eux, les nouvelles idées se propageront dans notre belle France et sur tout le globe, avec la rapidité de l'étincelle électrique, avec la promptitude de l'éclair. »

Dans une autre séance, voici ce qui se passa :

— « Je vous remercie, dit Louis Michel, d'avoir bien voulu m'entretenir si longtemps aujourd'hui, moi, un être si simple ! »

— « J'ai très bien fait, répondit l'Esprit ; c'est la simplicité qu'il me faut. De cette manière tu ne diras que ce que je voudrai. J'ai cherché longtemps un être comme toi. Marche donc avec le laurier embrasé de l'amour ! et tu verras. »

Mais voici des lignes qui donnent bien à réfléchir et font croire que cet Esprit, qui avait pour habitude de signer : *l'Esprit de Vérité*, était peut-être un grand chercheur, voulant faire épouser aux hommes un système sorti tout botté de son cerveau. On sait que dans l'espace les Esprits travaillent et continuent leurs études. Dans une autre séance voici ce qu'il dit encore à Michel :

« Pénètre-toi bien de cette vérité écrite dans tous les mondes :

« Nous faisons tous partie du grand Moteur ! Tous nous avons une étincelle plus ou moins pure du feu céleste ; une foi vive, une ferme volonté, nous assurent toujours l'aide des éléments célestes.

« Il est essentiel que tu saches ceci : tu es le seul, de bien loin, le seul sur la planète, tu es le seul, dis-je, pénétré du principe vivifiant divin et en rapport avec le Père des pères. »

Nos lecteurs jugeront de la véracité plus ou moins acceptable de cette révélation, qui est certainement d'une nature différente des autres. Toujours est-il que le prétendu Esprit de vérité dicta au jeune paysan du Var deux gros volumes intitulés l'un : *La Clé de la Vie* et l'autre *La Vie Universelle*, qui forment l'ensemble d'une très belle cosmogonie révélée dont nous ne parlerons point ici. Le fait sur lequel nous désirons nous appuyer est celui-ci : c'est qu'au milieu de toutes ces révélations, qui nous tombent aujour-

d'hui des nues à profusion, il est difficile de savoir quelles sont celles que l'on peut accepter et celle que l'on doit rejeter. Les Esprits dans l'espace travaillent comme nous, ont leur liberté comme nous et, par conséquent, peuvent se tromper comme nous. Il faut donc savoir reconnaître ceux qui sont de véritables Messagers, ceux qui sont de Dieu.

Réné CALLIÉ.

SÉANCES DE MAGNÉTISME.

Les personnes pour qui le magnétisme est une science douteuse et qui ont assisté à la séance de mardi dernier, 5, rue des Petits-Champs, ont dû se retirer l'esprit considérablement troublé par les expériences convaincantes qui ont été faites sous leurs yeux.

Tout d'abord, M. Michaud a essayé une magnétisation générale. Il a trouvé dans l'assistance quelques personnes influencées par l'action magnétique ; entre autres une dame venue pour la première fois et qui, sans grande peine, a été mise dans l'état spécial. Un monsieur, qui assistait pour la première fois à nos séances expérimentales, a subi immédiatement l'influence du magnétiseur, influence qui s'est manifestée par une agitation générale, par des attractions et des répulsions irrésistibles ; lui-même s'opposant de toute la force de sa volonté et résistant à l'action qui était produite sur lui. Nous avons expliqué, dans le compte rendu de notre dernière séance, que M^{me} Samier avait été exposée, dans le jour, à des émanations de gaz carbonique et que l'absorption qui en avait été la conséquence avait affaibli sa lucidité ordinaire.

M^{me} Samier a pris une revanche éclatante dans cette séance.

Le Président après avoir fait choisir, par un assistant, pris au hasard, le nom d'une ville qu'il voulait faire visiter, a prié M^{me} Samier d'en donner la description ; c'est ainsi qu'elle a décrit très exactement la petite ville de Batna, en Algérie ; n'oubliant aucun des détails qui frappent le voyageur sitôt qu'il arrive dans un pays où les coutumes diffèrent si considérablement des nôtres.

Elle fut ensuite transportée mentalement à La Rochelle, ville qu'elle décrivit plus parfaitement encore ; elle donna à l'auditoire un aperçu général de l'aspect de la cité ; puis, entrant dans quelques détails, elle nous fit visiter les rues les plus fréquentées et les monuments principaux, tels que la mairie et la cathédrale.

Elle découvrit même dans cette église deux vitraux abîmés et réparés

depuis peu. Ces faits furent confirmés par des personnes présentes dans la salle des séances.

Elle visita, enfin, l'intérieur de l'appartement d'un assistant et en fit une juste description.

Ces diverses expériences obtinrent tout le succès qu'elles avaient mérité.

Mme Lebouc répéta avec le Président les suggestions de la précédente séance. Son visage exprima, tour à tour, la colère, la jalousie, la douleur et la joie, sans qu'aucune parole, ni aucun geste de son magnétiseur, placé derrière elle, eût pu lui indiquer la passion qu'il voulait lui suggérer.

Enfin M. Joret termina la séance par des transmissions de pensée et des effets physiques qui produisirent sur l'assistance la meilleure impression.

M. DONATO (*M. D'Hont*), a donné dernièrement chez lui, place St-Georges, à Paris, une soirée à l'occasion de son entrée dans son nouvel appartement ; des savants, des hommes de lettres, des artistes de tout ordre, remplissaient les salons et ont contribué au côté vraiment artistique de cette fête ; nous avons eu des poésies et des saynètes admirablement dites ; des airs d'opéra chantés par des artistes des Italiens ; des instrumentistes aimés des Parisiens ont converti cette réunion en un véritable concert de belles et bonnes choses. Des critiques connus, rendaient hommage au bon goût de M. et Mme D'Hont, à leur accueil si gracieux et aussi aux dames en brillantes toilettes qui avaient apporté le charme de leur personne et de leur esprit. M^{me} D'Hont est une personne distinguée, gracieuse et affable.

M. Donato a recommencé ses séances à Paris, au *théâtre de l'Athénée* ; après les hommes de lettres et les artistes qui remplissent si agréablement et d'une manière si instructive, ce qu'ils nomment : *Le Journal parlé*, M. Donato a renouvelé ses belles expériences sur 20 jeunes hommes, les magnétisant par son regard, altérant et annihilant leur volonté sans les endormir, faisant d'eux tous de simples automates qui sont furieux de subir son joug, mais qui obéissent quand même à ses énergiques injonctions. Le succès du célèbre magnétiseur a été complet, mais il y a eu un incident.

Un spectateur, jeune homme à l'air distingué, sans doute peu au courant des recherches scientifiques actuelles, a jeté aux 20 jeunes gens magnétisés, cette épithète grossière : *vous êtes tous des charlatans et des saltimbanques*, et cela par deux fois ; indignation de

toute la salle : trois des insultés, escaladant la galerie, ont souffleté l'interpellateur et sont partis avec lui.

M. Donato, resté impassible, a dit : « Dernièrement, M. le docteur
« Dumontpallier, le grand docteur de la Pitié, a fait à la *société de*
« *biologie*, devant les hommes les plus éminents de la science, le
« rapport détaillé des expériences de M. le docteur Brémaud sur des
« jeunes gens à la fleur et dans la vigueur de l'âge, belles expérien-
« ces obtenues par la fascination du regard ; or, les hommes de
« science ont applaudi les termes de ce rapport qui corroboraient
« les recherches des docteurs Charcot, Burcq, Dumontpallier et
« tant d'autres ; quelques-uns de ces honorables ont affirmé la vé-
« racité des faits obtenus par le Dr Brémaud, en apportant aussi
« leur contingent de faits similaires.

« Or, à Rochefort, qui a dirigé les recherches du docteur Bre-
« maud ? M. *Donato* ; et cela me conduit à dire que, si mes expé-
« riences ont raison auprès de la société de biologie, on est mal
« venu de chercher à les infirmer ici, par des paroles qui retombent
« sur l'ignorant qui ose les prononcer ». Sur ce, il reprit ses tra-
vaux aux applaudissements des spectateurs.

C'était parler d'or, en homme expert et maître de lui-même.

Magnétiseur et dompteur. — *L'Indépendant rémois* ra-
conte le fait suivant :

M. de Torcy, l'habile magnétiseur qui donne des séances à Reims, avait fait le pari d'entrer dans la cage des fauves de la célèbre ménagerie Pianet. Le pari ne s'en tenait pas là, M. de Torcy devait être accompagné de son charmant médium, Mlle Lucia.

Le plus fort de cette affaire, c'est que le gracieux médium devait, étant entouré de MM. les lions, être mis en état cataleptique, son corps réduit à l'inflexibilité du marbre, être posé sur deux chaises et, sur un signe de M. Pianet, les lions allaient exécuter, par dessus Mlle Lucia transformée en banquette irlandaise, le même steeple-chasse que, sous le fouet du dompteur, ils exécutent par dessus des barrières en bois.

Pour mettre le comble à l'audace et donner une preuve de l'état cataleptique incontestable du médium, le bras, puis la tête de la belle Mlle Lucia devaient être fourrés dans la gueule du lion, et le sujet ne devait pas subir la plus légère émotion, pas même une appréhension.

Le public ne voulut pas croire que le pari serait tenu. Il se rendit au spectacle pour protester contre ce qu'il appelait un mensonge.

Il commençait déjà à faire du bruit, lorsqu'on vint poser dans la cage centrale, que bientôt les lions devaient envahir, un tapis, un fauteuil et une chaise, tous accessoires dédaignés des dompteurs ordinaires.

Puis les lions firent leur bruyante entrée. A son tour, M. Pianet, l'intrépide dompteur, pénétra vivement par la petite porte du coin de la vaste cage, de la voix et de la cravache, força les fauves à se coucher à l'autre extrémité.

Pendant qu'il les tenait en respect sous le regard, la petite porte s'ouvrit à nouveau pour donner passage au magnétiseur et à son médium, Mlle Lucia.

Le public, si bruyant tout à l'heure, était devenu très silencieux. Aux rires d'incrédulité avait succédé un sentiment de peur, presque d'angoisse : M. de Torcy tenait son pari.

Il magnétisa son sujet, il le réduisit à l'état cataleptique ; Mlle Lucia était là, agenouillée au milieu de la cage, immobile, les bras étendus. Le dompteur ayant excité ses bêtes féroces, celles-ci bondirent autour du médium qui, le sourire aux lèvres, n'avait pas conscience de la fantasia terrible que couraient les lions autour de lui.

Puis on plaça Mlle Lucia, rigide, sur deux chaises, et les lions se mirent à franchir cette barrière humaine qu'un coup de dents eût dévorée. Enfin, avant d'avoir fait revenir la pauvre femme de l'état de somnambulisme où elle était plongée, le dompteur fit approcher un lion, lui mit de force dans la gueule le bras, puis la tête de la cataleptique ; le lion monta sur le corps du médium, sans que la rigidité de celui-ci en fût affectée et, comme les exercices annoncés avaient été rigoureusement exécutés, M. de Torcy réveilla son sujet, qui n'eut pas l'air d'avoir eu conscience des dangers terribles qu'il venait de courir.

C'est la première fois qu'une expérience si émouvante a été tentée devant le public, et nous devons dire, qu'à part l'impression douloureuse, l'anxiété où furent tous les spectateurs, tous étaient émerveillés de la sécurité du magnétiseur, de la confiance inaltérable de la magnétisée, de l'autorité et du sang-froid surprenants avec lesquels M. Pianet fit exécuter par ses fauves terribles une série d'exercices que l'on croyait impossibles.

Inutile de dire que l'immense loge faillit crouler sous les applaudissements.

SAINT-JEAN-DE-LA-FORET. — Il y a en ce moment à Saint-Jean-de-

la-Forêt un curieux cas de catalepsie qui dure depuis plusieurs mois. La jeune fille qui en est atteinte était institutrice à Champcerie. Le 3 juin dernier, un orage éclata et la foudre tomba sur l'école. L'institutrice en fut fort effrayée. Elle dut retourner chez ses parents. Depuis le 12 juillet, elle ne prend par jour que trois cuillerées de lait. Son corps est insensible aux piqûres d'aiguilles. Ses yeux sont fermés et elle semble dormir.

(18 novembre 1883).

La jeune fille de Saint-Jean-de-la-Forêt, institutrice à Champcerie, âgée de 30 ans, dont nous avons parlé dans le *Bien Public* du 18 novembre dernier et dont la petite presse parisienne a entretenu ses lecteurs, est aujourd'hui parfaitement rétablie. C'est un cas évident d'hypnotisme prolongé, de catalepsie léthargique chez une femme en puissance d'hystérie. Songez donc ! cinq mois de sommeil (du 12 juillet au 12 décembre), d'abstinence (3 à 4 cuillerées de lait par jour pour toute nourriture) et de mutisme, (quel supplice pour une femme !) car notez bien, chose curieuse, que la pauvre fille entendait tout ce qui se disait autour d'elle, mais ne pouvait desserrer les dents ni ouvrir les yeux ; ses paupières étaient agitées d'un frémissement continu, et sa respiration était à peine sensible quoique régulière. Et cependant elle vivait, mais s'amaigrissait par ce régime d'anachorète. Enfin le 12 décembre, elle s'est réveillée et sa première parole a été : « J'ai faim. » On comprend la joie du vieux père et de la vieille mère qui croyaient leur fille perdue, malgré l'assurance contraire du docteur L. de Bellême, qui la voyait de temps en temps dans ses tournées. Aujourd'hui elle boit, mange, digère, parle, va et vient comme tout le monde. Le fameux docteur américain Tanner, qui, par gageure, a jeuné pendant quarante jours, est distancé bien des fois.

SÉANCE REMARQUABLE DE JESSE SHEPARD.

MANIFESTATIONS EXTRAORDINAIRES.

MONSIEUR, je suis revenu tout récemment d'un long voyage en Europe. Je m'y étais rendu dans le double but de faire des recherches psychologiques et de me mettre en rapport avec les premiers médiums de la Grande-Bretagne et du continent. Malgré les remarquables expériences dont j'avais été le témoin en Amérique et à l'Étranger, j'étais resté profondément sceptique et matérialiste, n'ayant trouvé

rien qui me donnât positivement la conviction de l'existence des esprits. J'avais beaucoup entendu parler des séances de M. Shepard et me figurais qu'elles ressemblaient à d'autres séances où j'étais allé.

Un simple motif de curiosité me poussa à me rendre à ces séances : je trouvai la salle bondée de monde ; des lecteurs connaissent déjà le *modus operandi* des séances de M. Shepard, voici mes impressions.

Quand tout le monde eut formé le cercle et que M. Shepard eut pris sa place au piano, le grand pouvoir personnel du médium ne tarda pas à se manifester d'une manière caractéristique. Immédiatement après *l'extinction des lumières*, je fus éventé et un souffle frais me caressa. Ensuite, une guitare fut transportée tout autour de la salle ; elle jouait l'hymne « *There is a Happy Land* » et l'assistance le chantait en même temps que l'air était reproduit sur le piano par l'intermédiaire du médium. Je dois faire remarquer ici que cette seule manifestation aurait suffi pour m'ébranler. D'après la connaissance que j'ai de la guitare, je ne pouvais m'ôter la conviction qu'il fallait un agent séparé et distinct pour jouer de cet instrument, dont les sons ne se confondaient point avec ceux du piano. On jouait très distinctement de la guitare, elle n'était pas râclée au hasard.

C'est un premier point très important à noter : J'ai assisté à nombre de séances spirites musicales ; je n'avais jamais entendu jouer de la guitare auparavant.

Vint après cela une fantaisie brillante sur le piano, exécutée par un esprit qu'on supposa être Donizetti ; et certainement, au point de vue de l'harmonie, cette composition égalait, si elle ne surpassait pas, ce que je me rappelais de la musique de ce grand maître.

La manifestation suivante fut plus étonnante encore : la harpe, la guitare et le piano jouèrent ensemble dans un unisson parfait, la harpe et la guitare flottant en l'air et faisant leur partie au-dessus des assistants, pendant que le piano les soutenait avec vigueur.

Les instruments passèrent à plusieurs reprises devant moi sans cesser de répandre une harmonie céleste. Je rappelle encore qu'on ne râclait pas sur les instruments, leur jeu était net et élégant.

Des voix se mirent, peu après, à parler à différentes personnes du cercle : l'une d'elles s'adressa directement à moi et m'appela par mon nom. C'était très étonnant, car j'étais totalement étranger à la maison et à l'assistance. Puis j'entendis nommer plusieurs de mes proches, morts depuis longtemps. C'est la seule fois que j'aie reçu une preuve personnelle des communications par voix directe.

Bien d'autres manifestations suivirent; puis des voix annoncèrent la grande marche Egyptienne. Dans tous les concerts auxquels j'ai assisté, en Amérique et à l'Etranger, je n'ai rien entendu de comparable et d'aussi empoignant. La salle entière semblait vibrer sous cette musique admirable.

Bien d'autres choses pourtant nous étaient réservées. Nous eûmes, entre autres, un duo de ces deux artistes immortels, Mme Bosio et Lablache; puissance des voix, perfection du style, méthode, surpassaient tout ce que j'avais entendu jamais dans les grands théâtres lyriques de l'Europe.

La séance, du début à la fin, a été un triomphe indescriptible pour les esprits et le médium. — Wm H. BARCLAY M. D.

605-50-7 Rue, Philadelphie — 5 novembre 1883.

Traduit par M. L. P., du *Mind and Matter* du 10 novembre 1883.

Alliance Spiritualiste Américaine (New-York).

*Adresse à toutes les Sociétés Spirites et spiritualistes,
traduite par M^{me} DITSON.*

Septembre 1883. — L'Alliance Spiritualiste Américaine a son centre à New-York, elle fut fondée le 28 juin 1883. — Son but est celui-ci : aider à l'avancement et à l'extension de la science, de la vraie religion du spiritualisme moderne, démontrés par le jugement éclairé, et les préceptes élevés donnés par les esprits.

Tout membre, à part les conditions morales et sociales convenables, acquiescera aux vérités élémentaires des communications entre les esprits et les mortels par l'organe des médiums.

L'Alliance ne demande pas que tous soient d'accord en pensées, ni que l'on ait les mêmes opinions sur ce que l'on peut connaître de l'existence spirituelle ou matérielle des esprits; elle maintient la plus grande liberté d'opinion, cette diversité étant la vraie source des recherches et des investigations pratiques; selon elle, on ne peut douter que la découverte d'une vérité, quelque avancée qu'elle soit, n'ouvre la porte à des vérités encore plus sublimes.

Spiritualistes, nous occupons tous un terrain commun; malgré l'indépendance et l'égalité parfaite qui nous caractérise au sujet de nos croyances et de nos affaires locales, il y a un réel avantage pour le bien-être commun de chaque Société, que des relations d'amitié toujours plus intimes s'établissent entre elles.

L'Alliance Spiritualiste Américaine, reconnaissant les intentions, les aspirations élevées des autres Sociétés, leur tend la main avec amitié ; elle les assure de sa bonne volonté, de ses sentiments fraternels, espérant que chacune d'elles trouvera cela bon pour sa prospérité respective, et qu'elles voudront bien se joindre à elle pour une alliance de coopération à l'œuvre progressive que nous sommes tous occupés à développer, à faire connaître loyalement.

Un lien, si léger soit-il à première vue, formera un réseau artériel et vivant, prêt à résister d'un côté à l'opposition toujours active des bigots, des ignorants et des superstitieux ; et, de l'autre, à l'intolérance, à la jalousie et à la ruse des prêtres qui veulent arrêter le progrès du spiritualisme moderne.

D'autres avantages, qu'on ne peut prévoir, suivront naturellement cet échange de sentiments et d'actes d'amitié entre les Sociétés affiliées, lesquelles, en ce moment, sont inconnues les unes aux autres, et dont les membres venus de régions différentes, seraient accueillis chez nous comme des frères au lieu de l'être comme des étrangers.

De plus, chaque fois qu'on jugerait nécessaire, pour l'avancement des intérêts mutuels, de se réunir, des délégués choisis dans les différentes Sociétés s'assembleraient en congrès ; leurs voix réunies exprimeraient les sentiments et les désirs de chaque Société ; celles dont les statuts seraient libéraux, comme les nôtres, seraient parfaitement d'accord avec ceux des Sociétés affiliées, au point de vue de l'intérêt général de la cause.

Si vous désiriez vous affilier à cette alliance, et en même temps aux Sociétés alliées qui s'y affilieront, vous êtes invité à signer le certificat qui accompagne cette lettre, et préparé pour assurer l'uniformité d'action parmi ceux qui adopteront nos règlements fraternels ; répondez-nous immédiatement en envoyant à notre Société votre certificat. Accepter ces conditions, c'est aider à former une affiliation puissante, bien propre à développer nos conceptions et nous faire atteindre le but le plus élevé.

Nous n'avons pas l'idée de prendre la première place en mettant en relations d'amitié les Sociétés Spiritualistes ; si notre objectif, si ardemment désiré, se réalise, notre intention est d'envoyer à chaque Société en affiliation la liste exacte des Sociétés sœurs, pour compléter ainsi nos efforts dans la direction indiquée ; puis, nous reprendrons notre place comme simple membre de la famille com-

mune, avec les droits et privilèges indiqués par notre devise officielle : « *Liberté et Fraternité en Union universelle* ».

Vous aurez la bonté de vous adresser à l'Américain Spiritualist Alliance.

T. E. ALLEN Sec J., 23, Union Square.

Nelson Cross, président, New-York City, — Henry J. NEWTON, 1^{er} vice-président, N. Y. — Charles PARTRIGDE, 2^e vice président, N. Y. — A. F. S. MAYNARD, trésorier. — Charles F. M. CARTHY, secrétaire. — T. E. ALLEN, Secrétaire.

Mary A. Newton, E. H. Benn, Jules Jeanneret, Comité.

Acte d'affiliation, entre l'Alliance Spiritualiste Américaine, et toutes les Sociétés alliées aujourd'hui et pour toujours, en affiliation avec nous et en même temps affiliées les unes aux autres.

Nous, *Société scientifique du Spiritisme*, fondée en 1869 par M. et Mme Allan-Kardec, anonyme et à capital variable de 150,000 fr., dont le siège social est à Paris, 5, rue des Petits-Champs, nous nous associons d'amitié, et pour nous protéger mutuellement en ce qui touche les intérêts des recherches, les acquisitions intellectuelles nécessaires à la philosophie et aux croyances raisonnées et éclairées du Spiritualisme moderne ; à l'avenir, elles se reconnaîtront comme Sociétés sœurs, s'éclaireront l'une l'autre, et comme SOCIÉTÉS AFFILIÉES marcheront de concert à la conquête d'autres vérités en relation d'harmonie, d'aspirations, de sympathie et de bons rapports mutuels, selon le désir formulé dans la circulaire de l'Alliance Spiritualiste Américaine de New-York, de septembre 1883. Cet acte est signé et délivré dans ce but, au nom de notre Société :

Son Comité : J. GUÉRIN ; F. DOSSAER ; GOURMEZ ; VAUTIER ; Alfred VINCENT ; Mme LEYMARIE ; De M... ; H. JOLY, gérant ; P. G. LEYMARIE, administrateur.

Nota. Nos frères d'Amérique ont eu l'idée de M. J. Guérin et l'ont rendue pratique, à la même époque ; nous unir ainsi, c'est avoir fait un grand pas vers ce but que tant de personnes veulent atteindre : un congrès universel des Spirites et des Spiritualistes.

CONGRÈS UNIVERSEL.

Messieurs les membres de la société scientifique du Spiritisme.
« Je m'estime heureux de pouvoir aujourd'hui vous envoyer l'adresse ci-annexée, et vous demander deux faveurs : 1^o votre administration et M. J. Guérin, nous permettraient-ils d'imprimer le libellé de la proposition que l'honoré M. J. Guérin a fait au Congrès

spirite belge, à Liège ? Ces documents précieux seraient envoyés aux principaux journaux italiens ; 2° de participer aux résultats de la délibération que vous aurez prise, en nous envoyant votre réponse, qui serait imprimée en même temps que la nôtre ; cette dernière contiendrait, *in extenso*, la relation de la délibération prise au congrès spirite belge, délibération qui lui fait tant d'honneur. »

Baron Daviso Luigi, Vittorio.

ADRESSE.

« La décision prise à l'unanimité par les spirites réunis en Congrès, à Liège, sur la demande de M. J. Guérin, puis la proposition faite par notre frère, M. J. Guérin, que ce congrès universel des délégués des spirites et des spiritualistes du monde entier eût lieu à Rome, ont été accueillies avec une grande joie par les spirites italiens.

« De tous les côtés, les souscripteurs sont venus à nous, avec le projet bien déterminé de se réunir tous dans une entente commune ; dévoués à la cause, nous sommes résolus de prendre toutes décisions propres à faciliter l'œuvre éminemment morale préconisée par nos frères en croyance.

« Ces souscripteurs manifestent leur véritable gratitude aux directeurs et surtout à l'innovateur de cette œuvre ; ils désirent, autant que possible, qu'elle puisse se réaliser en 1884 et se mettent complètement à la disposition des délégués au futur congrès universel, pour tout ce qui concerne son organisation et peut être utile à la cause commune. »

Rome, le 18 décembre, 1883.

Baron Daviso Luigi, Vittorio ; — L'ingénieur Philipo Parato ; — Romolo Prati ; — Rocco Pulliati ; — Hoffmann Giovanni.

MM. *Ernesto Volpi*, — *Roman*, — *Lévis*, — *Delage*, — *Aubric*, — etc., s'inscrivent comme cotisants en vue du futur congrès.

Après avoir reproduit l'article de la revue de décembre sur le congrès universel, le *Messenger de Liège* fait les réflexions suivantes :

« Tel est ce projet sur lequel la *Revue* appelle l'attention de ses confrères de la presse spiritualiste, en leur demandant un avis fraternel, débattu préalablement avec leurs lecteurs.

« Elle ajoute qu'à mesure de leur réception, les sommes versées seraient déposées à la Banque de France.

« Se conformant à la demande ci-dessus, le comité de rédaction du *Messenger* accueillera volontiers les adhésions ou les objections

de ses lecteurs quant au sujet en question ; en attendant, il croit ne pas devoir leur laisser ignorer que l'idée de M. Guérin, quelque louable qu'elle soit, lui paraît prématurée.

« Aller à Rome pour y tenir un Congrès spirite universel, et de la cité papale d'où sont partis tant d'anathèmes et d'attentats contre la raison, proclamer l'Évangile des temps nouveaux, c'est là une idée grandiose et qui a ses côtés séduisants ; mais pour mener ce projet à bonne fin, pouvons-nous compter sur le concours de nos frères américains et anglais, si opposés encore pour la plupart au principe de la réincarnation ? Et puis, l'entente, la solidarité sont-elles si grandes parmi les spirites du continent ? Avant d'aller à Rome, ne conviendrait-il pas d'affermir d'abord les fédérations nationales ? Autant de questions ouvertes à nos réflexions. »

M. le Dr Laumonier nous dit : « J'applaudis au projet d'un congrès universel à Rome. Il faut bien le dire, ce siège sera mieux là qu'à Paris, sous plusieurs rapports. Il faut voir avant tout le succès loyal de la doctrine. A Paris, la presse et les leaders du jour ne pourraient que l'entraver ». A Rome, ville importante entre toutes, où les esprits jouissent maintenant d'un recueillement combiné avec une tolérance réelle, il en résultera un retentissement de meilleur aloi.

M. *Henri Sausse*, de Lyon, a pour le congrès l'opinion du *Messenger* et il nous l'exprime longuement dans une lettre.

SAVANTS CHARGÉS D'ÉTUDE LE SPIRITISME

M. Henry Seybert, de Philadelphie, mort dernièrement, a laissé une somme de cinquante mille dollars pour la création à l'université de Pensylvanie d'une chaire de morale et de philosophie, avec cette réserve expresse que l'université étudiera sérieusement et à fond le spiritualisme moderne dont le donateur était un adepte convaincu. Ce legs a été accepté par l'université, qui s'est mise en mesure de satisfaire à la volonté de M. Seybert. Une commission vient d'être nommée : son président est le docteur W. Pepper, prévôt de l'université, gentleman respecté pour ses hautes connaissances scientifiques. Les autres membres sont : le professeur Kœnig, Ph. D. professeur adjoint de chimie, le Révérend R. E. Thompson, professeur de science sociale, Joseph Leidy, M.D., L.L.D. professeur d'anatomie et le révérend G. W. Fullerton. On peut induire des pro-

pres paroles du professeur Kœnig les dispositions dans lesquelles il aborde le sujet : « La question sera étudiée avec circonspection, et les conclusions ne seront pas surprises. Je dois reconnaître que je suis disposé à refuser croyance au spiritisme tel qu'on le comprend en général actuellement. Je crois que toutes les personnes qu'on appelle des médiums, sans exception, sont des charlatans. Je ne pense pas que la commission envisage d'un bon œil l'examen qu'elle aura à faire de ces médiums. » Pauvre spiritisme ! Nous craignons que tu ne sois encore condamné à souffrir des préjugés et des idées préconçues des prêtres de la science d'aujourd'hui. Ce n'est pas dans cet esprit que les génies dont la splendeur illumine le firmament des recherches originales, abordaient le sujet de leurs études, autrement l'humanité n'aurait jamais été frappée de la grandeur de leurs découvertes, et n'aurait pu en tirer profit. Archimède, Copernic, Bruno, Kepler, Newton, Franklin, Davy, Harvey, Darwin et cent autres ont pouruivi leur voie avec un esprit impartial et sincère, guidés peut-être par une merveilleuse prescience des causes réelles cachées sous les effets qu'ils observaient, mais ramassant avec un soin avare le moindre atome de cette poussière de diamant que fait la vérité. Leur but, d'abord et avant tout, était d'arriver au savoir après avoir discuté les théories de leurs contemporains qui ne renfermaient pas la solution cherchée, mais étaient uniquement des instruments convenables et aidant à trouver cette solution.

Les savants du jour présent, moins illustres, n'ont pas cette hauteur de vue et procèdent en sens inverse, surtout en ce qui touche le spiritualisme moderne. Mais malgré les épreuves de ce genre que tu as déjà subies, ô spiritisme, ta force s'est accrue. Tu es plus puissant que le plus puissant de tes critiques, car tu es fondé sur l'Éternel et tu resteras debout quand les petits préjugés qui aveuglent actuellement les hommes, au sujet de tes sublimes vérités, seront chassés de l'esprit de leurs descendants et resteront seulement dans les replis secrets de leur mémoire pour les rendre humbles et dociles.

Traduit de l'anglais, par M. L. T. (*The Harbinger of Light.*)

Il est un fait remarquable et qui devrait avoir un certain poids pour les matérialistes : tandis que des milliers de matérialistes, à la suite d'un examen sérieux, deviennent spirites, pas un seul spirite au courant de la doctrine ne s'est converti au matérialisme.

Aucun argument n'est capable de démontrer à un homme l'impossibilité de ce qu'il sait pour l'avoir vu, entendu et touché.

(*The spiritual Record.*)

APPORT D'UNE PIERRE.

Il y a dix jours environ, je fus appelé à Troy : il s'agissait d'aller à 50 milles de là, dans les montagnes, faire l'étude d'un terrain et voir s'il renfermait des minerais d'une espèce quelconque. Je me rendis de Saratoga Springs, à Troy, y vis mes clients et pris le premier train du matin pour aller coucher au siège de la Société, dans une pièce où il y avait de bons lits et où se trouvaient deux autres personnes. Les fenêtres étaient closes, les portes verrouillées avec soin du côté de la rue. Il était minuit : chacun de nous avait un lit à part, mais en vue du voisin, le gaz était baissé, de manière à donner la clarté d'une veilleuse. Couché depuis dix minutes, j'aperçus la forme d'un veillard qui se tenait à la porte entre l'un de mes compagnons et moi ; il regardait fixement de mon côté. Je le reconnus pour un vieux mineur, l'Espagnol, nom qu'il se donnait. Après s'être promené 5 minutes dans la chambre, l'Esprit disparut. Très peu de temps après, un projectile vint frapper le mur opposé à la porte, touchant la cloison entre mon compagnon et moi, et retomba avec bruit sur le plancher. Chacun sauta du lit, nous éclairâmes en grand par le gaz, et après avoir cherché un moment, nous trouvâmes une pierre. Elle pesait une livre et demie, je n'en avais jamais vu de semblable. Nous examinâmes tout avec soin, les portes et les fenêtres étaient parfaitement closes, dans l'état où nous les avions laissées. Rien n'indiquait d'où avait pu venir le projectile, aucune des personnes présentes ne l'avait remarqué auparavant et pour mon compte j'étais sûr de la même chose. La journée se passa entière sur le terrain, où je ne pus rencontrer un seul échantillon semblable à la pierre tombée dans la chambre. A notre retour à Troy, l'un de mes compagnons écrivit à M. Flint, à New-York, demandant quel était l'esprit qui avait apporté la pierre et d'où elle venait. Trois jours après, on reçut cette réponse : c'était le vieux mineur qui avait apporté la pierre et l'avait jetée dans la chambre ; elle venait du terrain que nous avions exploré, et c'était une bonne fortune de trouver un échantillon de cette roche, car, ajoutait-on, elle ne se montre jamais à la surface du sol ; elle est toujours à 20 pieds, ou plus, sous terre.

Que conclure de cette manifestation ? Aucun de nous n'a pu lancer la pierre ; la disposition des lieux ne s'y prêtait pas, elle ne serait pas venue de la rue sans qu'on vît la route qu'elle avait suivie. Je n'avais jamais cru que des corps solides puissent traverser des portes closes sans laisser trace de leur passage ; je suis forcé, dans l'espèce, de croire qu'il en est ainsi. J'ai en ma possession un morceau de la pierre, et minéralogiste, jamais je n'ai rencontré d'échantillon de cette sorte de roche. La Compagnie qui m'avait appelé, se propose de faire ouvrir un puits sur le terrain, et si ce projet est mis à exécution, on verra si la pierre en vient. Lors même qu'on ne découvrirait pas de roche semblable, il resterait à expliquer comment un morceau de pierre très-lourd, fut lancé dans ma chambre, alors que j'avais les yeux ouverts à minuit, sans le secours d'un agent physique et sans laisser de trace visible. Je dois dire que, dans mon exploration du terrain en question, j'ai trouvé des traces d'argent sur des rochers, et d'or dans le lit d'un ruisseau. W. B. MILLS. Saratoga Springs N. Y. Octobre 5. 1883.

Traduit de l'Anglais, par M. L. T. (*Religio Philosophical, Journal de Chicago.*)

MÉDIUM GUÉRISSEUR A FIGERS.

Un groupe spirite sérieux existe à Figers. M. Bouyer (*Charles*), médium guérisseur de ce groupe (qui s'accroît chaque jour), voit son temps employé en partie par les soins qu'il donne à ses nombreux visiteurs atteints de maladies diverses ; il remplit sa mission malgré les paroles malveillantes des intolérants : il guérit beaucoup d'obsédés et d'autres personnes abandonnées par les docteurs.

On nous cite les guérissons suivantes : Mlle Marie Fregnaud, employée chez M. Quentin, notaire à Marmande, laquelle était dans un état déplorable, maladie inconnue des praticiens, guérie rapidement par M. Ch. Bouyer. — Le 25 septembre, 35 malades, parmi lesquels Lucie Chevallier, fille d'un employé à l'hôpital de la marine : des crises terribles ont été arrêtées, et cette jeune fille peut dormir, elle se porte bien.

Le 21 octobre 1883, fut guérie en un jour, Célestine Adrienne Delâge, de St-Bonnet, Charente-Inférieure; elle peut s'occuper des soins du ménage, tandis qu'avant ses parents étaient obligés, jour et nuit, de veiller sur elle. — Mme Gay ayant amené sa fille, âgée de 11 ans,

qui avait 4 fois par jour des attaques épileptiques, cette enfant fut guérie et depuis le 13 décembre dernier elle n'a plus eu d'attaques. — Nous pourrions citer : Noémie Guelin, âgée de 27 ans, Mme Poirier de Semousac, Albert Lène, Marie-Madeleine Brunet, François Odoire, etc., etc., tous guéris par l'imposition des mains.

Chaque jour, il y a procession de souffrants chez M. Charles Bouyer, que nous complimentons pour son dévouement à notre cause. Nous lui adressons, ainsi qu'à tous les membres du groupe dont il fait partie, nos vœux sincères, notre bien cordiale fraternité.

AU DOCTEUR DULAC. — Cher Docteur, vous dites : « Je suis tout seul ici, rélégué au fond de hautes montagnes, désenchanté, incompris par les pauvres laboureurs que je guéris ; je fais des miracles, disent-ils, avec mes globules homœopathiques, ils ne m'en savent aucun gré ! souffrir c'est ma vie, l'échange des idées étant nul dans ce désert. »

Docteur, philosophe, rien ne remplace le calme que vous éprouvez après les fièvres de l'existence parisienne. Le matin, du fond de votre vallée s'élève, monte, s'arrête comme une nappe blanche posée à mi côte, la blanche vapeur sur laquelle se promènent les villages et les hautes crêtes. L'alouette, le merle vous jettent la douce et joyeuse chanson ; les insectes butinent, les grands bœufs tracent leurs sillons, le laboureur bénit Dieu, la cloche de la commune lance ses carillons.

Vous, de chaume en chaume, après avoir donné le remède autant par la parole que par le globule, vous pouvez allègrement prendre le repas si bien conquis à coups de devoir et de bonté.

Pour éprouvé, vous l'êtes, mais qui payera vos jouissances ; grand admirateur de l'incomparable livre de la nature si largement ouvert sous vos yeux ? vous êtes en relations intimes avec l'arbuste, le minéral, la flore, l'insecte, l'oiseau, tous vous accordent des secrets et vous connaissez, chercheur, la loi et ses ramifications, le spiritisme vous ayant ouvert bien des portes fermées aux savants orgueilleux.

Ces jouissances exquisés, le parisien ne peut les connaître ; Docteur vous suivez le travail divin par lequel tout se vivifie et se régénère et vous devez aimer votre épreuve, secondé comme vous l'êtes par vos guides spirituels ; oui, Dieu vous bénit, vous aime, vous console, vous rend fort et énergique, donne à votre esprit

une envergure puissante, avec laquelle, votre mission terminée, vous irez de monde en monde porter votre rayonnement intellectuel et moral.

Un Esprit ami (Séance du 18 janvier.)

NÉCROLOGIE.

A Lyon, le 23 janvier, l'esprit de Madame PUVIS, mère de notre vieil ami M. P. Puvis, s'est dégagé de la matière.

Ce fut une spirite dévouée et sincère, qui resta fidèle aux croyances rationnelles qu'elle avait acceptées depuis 1860, malgré les épreuves de tous ordres qui l'ont assaillie, et un état de santé déplorable ; mère courageuse et virile, elle enseigna à sa fille et à son fils, l'amour de la doctrine spirite qui put toujours la consoler et la fortifier, espérant bien que ses enfants bien-aimés trouveraient en elle ce qui élève l'âme et la nourrit de choses fortes, tout ce qui grandit l'intelligence et lui donna la conception scientifique de la vie universelle.

A défaut de fortune matérielle, nous disait-elle un jour, je laisserai aux miens la véritable richesse, la connaissance de notre véritable destinée, ce que l'on emporte dans l'existence éternelle.

Chère Madame Puvis, montez dans la lumière, et après vous en être saturée, revenez à nous pour nous en donner le rayonnement salutaire ; réchauffez nos cœurs, élevez-les vers les grandeurs sublimes. Le 25 janvier, à notre réunion du vendredi, notre société élèvera sa pensée jusqu'à vous ; venez communier avec elle.

A Rouen, est décédé Monsieur PHILIBERT MORISSE, spirite de la première heure, homme rudement éprouvé, qui fut la bravoure et l'honnêteté même ; ce juste a été rejoindre sa compagne bien-aimée, son fils, Mlle Lieutaud, fondatrice de la société spirite à Rouen, M. Guilbert, président de la même société, tous les amis qui, partis avant lui, ont conservé religieusement sa mémoire.

Nous lui avons promis de venir lui donner un adieu, au jour de son dégagement corporel, ce digne cœur sachant que le mal qui le rongait était impitoyable et le cueillerait subitement ; hélas, ni son fils, ni M. Lieutaud, l'estimable et vénérable président de la société spirite de Rouen, n'ont eu la pensée de nous envoyer une dépêche, et la lettre de faire part nous est parvenue le 22, à 8 h. 1/2 du matin, alors que l'inhumation spirite avait lieu à 11 heures, et que nous ne pouvions trouver un train pour arriver à Rouen. Notre frère Philib-

bert Morisse connaît nos intentions, il comprend notre regret bien naturel. Vendredi, nous unîrions sa pensée à celle de M^{me} Puvis.

Le 21 janvier, anniversaire de la mort de MADAME ALLAN KARDEC, nous avons été au Père Lachaise, déposer une couronne sur la tombe du Maître et de sa Compagne, au nom de notre société et de nos amis et frères de France et de l'étranger ; nous leur apportions le bon souvenir, la prière filiale des adeptes de la grande doctrine spirite.

M. Théodore Héraud, de Sonnac, nous annonce le dégagement corporel de Mme *Marie-Magdeleine Martinaud*, son épouse, spirite dévouée, femme douce et bonne. Avant sa mort, elle avait demandé à son mari de prononcer des paroles spirites sur sa tombe, ce qu'il a fait en termes touchants, et en suivant la pensée qu'Allan-Kardec a mise dans la prière pour une personne qui vient de mourir ; il a terminé en demandant à l'esprit de sa compagne de venir le trouver et lui donner des preuves de sa présence par un fait de tangibilité. Il lut encore une pièce de vers, toute spirite, appropriée à cette circonstance douloureuse pour lui et heureuse pour Mme Th. Héraud.

Cet esprit est venu, la nuit après sa mort, nous affirme M. Héraud, le visiter, lui donner par la tangibilité des preuves indéniables de sa présence. Pendant son sommeil (et après ces preuves reçues), M. Th. Héraud, guidé par sa compagne, fit avec elle un voyage dans les mondes plus avancés que le nôtre, voyage que notre frère relate en termes émus ; son esprit, certainement, dégagé de son corps, ayant eu ces impressions bien réelles. A notre ami, nos vœux, notre sympathie, notre participation à ses peines et à ses joies.

BIBLIOGRAPHIE

COSMOGONIE DES FLUIDES. — Nous avons annoncé un nouvel ouvrage de madame Antoinette Bourdin sur la Cosmogonie des Fluides, et nous en avons publié la table des chapitres.

Des circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur ne lui ont pas permis de livrer le volume aussitôt qu'elle l'avait prévu. Aujourd'hui nous sommes en mesure de faire face à toutes les demandes.

Nous recommandons de nouveau cette œuvre, qui apporte des données, des aperçus et surtout des idées sérieuses sur le véritable rôle de l'homme au point de vue terrestre.

La première partie, toute entière consacrée à l'étude de la manifestation fluïdique, nous ouvre des horizons inconnus sur les rapports que nous entretenons avec le monde invisible.

Dans la seconde partie, se trouve une explication rationnelle des commencements de notre globe, des causes qui nous y ont amenés et des destinées qui nous y attendent. Déjà peut-on comprendre pourquoi le mal existe, pourquoi les terriens sont soumis à de nombreuses et parfois bien cruelles épreuves. C'est là aussi qu'apparaît la mission de l'Esprit protecteur de la terre qui, sous les noms d'Adam, de Bouddha, de Moïse, préside à la moralisation de cette terre qui lui a été confiée.

Enfin la troisième partie, la mission de Jésus, est dévoilée. Les passages obscurs ou amphibologiques des écritures et même de l'apocalypse sont mis en lumière. Des conclusions logiques en sont tirées pour ce que l'on a nommé la fin du monde et qui ne sera que le passage de notre planète à une situation meilleure et plus conforme à ses destinées dernières.

Nous ne saurions trop engager nos amis à se procurer cet ouvrage, qui constitue un pas en avant dans la voie du progrès et de la vérité. C'est, en effet, faire progresser l'humanité que de lui montrer plus claire la route qu'elle doit suivre. Les Bons Esprits qui ont assisté le médium n'y ont pas manqué et il est facile de reconnaître leur salutaire influence. Si, dans ce livre, les grandes questions, qui nous préoccupent tous à si juste titre, ne sont pas absolument résolues, nous pouvons dire, toutefois, que les spirites sincères y rencontreront des appréciations des plus utiles sur nos destinées morales.

Le livre **Prophètes et prophéties**, par Hab, a principalement pour but d'éclaircir le sens des Prophéties populaires d'après la doctrine spirite, de faire comprendre ce que c'est que l'Antéchrist et ce que l'on peut entendre par la fin du monde, etc. Aux prophéties connues et à leurs commentaires se joint un recueil de communications médianimiques livrées aux réflexions des penseurs. Ces communications renferment des *Prévisions et Révélations* nouvelles, des *conseils et encouragements*, des *jugements*, des *maximes* et des *prières*.

Prix 3 francs. Se trouve à la librairie des études psychologiques, 5, rue des Petits-Champs.

Les vies mystérieuses. — Nos lecteurs ont pu remarquer, dans quelques numéros de la Revue, des communications psychologiques empruntées à un manuscrit dont nous sommes heureux d'annoncer la publication toute récente sous le titre : *Les vies mystérieuses et successives*.

Ce livre nous paraît être d'une haute portée philosophique et devoir intéresser tous les lecteurs, car il aborde des questions transcendantes qui ont été à peine effleurées jusqu'à ce jour.

Nous ne doutons pas que cette publication n'atteigne le but que se propo-

sent les auteurs, c'est-à-dire l'étude des grands problèmes qui ont de tout temps agité l'humanité. 6 fr. grand-in 8°.

Le Messie de Nazareth.— Nous recommandons ce beau et bon livre, écrit par une personne studieuse et instruite, amie de la vérité : ce n'est point perdre son temps que de lire *Le Messie de Nazareth*, dans lequel les spirites trouveront amplement à glaner. (2 fr.).

Le Bouddhisme, par Henri Olcott. — Ce volume, imprimé sur beau papier, a été traduit et édité par un officier supérieur dans le but bien déterminé de nous faire connaître le véritable Bouddhisme. 1.50

Ce volume, si substantiel, est très curieux, très intéressant à lire, ce que diront avec nous les chercheurs qui n'ont pas de préjugés à caresser, qui saluent la vérité, le filon divin, partout où il se trouve.

Dieu et la création. En trois fascicules, 4 francs 50, franco, est un ouvrage que nous recommandons.

M. Jesupret a édité une petite brochure, 35 centimes port payé, intitulée : *Le magnétisme animal mis à la portée de tout le monde* ; il dit bien, en peu de pages.

Choses de l'autre monde, par Eugène Nus, ouvrage remarquable qui indique, avec preuves en main et science à l'appui, qu'il est indispensable de s'occuper du spiritualisme moderne ou du spiritisme. 3 fr. 50.

La Thérapeutique du Magnétisme, de A. Cahagnet, le chercheur si pratique, l'observateur judicieux, se vendra désormais 4 fr. au lieu de 5 fr., pour mieux le mettre à la portée de nos F. E. C.

Vient de paraître : 3^{me} Fascicule de **Dieu et la création**, par René Caillié, ingénieur, vice-président honoraire de la société scientifique d'études psychologiques.

SOMMAIRE : Naissance de l'animalité. — Transformisme. — Evolution des êtres. — Organisme terrien. — Les mers et l'atmosphère actuelles. — La genèse universelle (il y a 3 fascicules pour 4 fr 50.)

Le 3^{me} fascicule, 1 fr. 50, à la librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs.

Nous remercions Mmes Roggero et Bogelot, MM. Taveau, Xilander et Barthès, qui ont bien voulu penser aux nécessiteux et envoyer pour eux de l'étoffe et des vêtements qui aideront quelques-uns de nos frères sans ressources à se garantir des rigueurs de la saison.

CONFÉRENCE. — M. Edouard Fortis a donné, à la salle des Capucines, une conférence bien intéressante et fort instructive, sur l'Occultisme qui, selon lui, embrasse le magnétisme, le spiritisme, toutes les sciences qui s'occupent de l'âme et de ses états divers dans la vie universelle ; pendant une heure et demie, l'orateur disert a prouvé qu'il possédait amplement la question qu'il avait à traiter, et le récit éloquent de certains faits a servi à rendre sa leçon bien attrayante, puisque les auditeurs l'ont plusieurs fois soulignée par de vifs applaudissements.

La salle des Capucines était comble ; M. Fortis entrera encore plus dans la question multiple qu'il veut traiter, le 4 février prochain, et pour suivre ces conférences qui se renouvelleront tous les 15 jours (le 18 février, le 3 mars, etc.), les spirites, nos frères, feront bien de retenir leur place, de ne point oublier qu'il est sage, et surtout utile pour la cause, de soutenir le conférencier par leur sympathie et surtout par leur présence.

Sujet de la prochaine conférence : LES MYSTÈRES D'ISIS, parallèle entre la science antique et la science moderne.

CHANTS DU MATIN ET DU SOIR, volume de poésies par M. Léonce Depont, in-12 de 80 pages, sur beau papier, qui contient de belles et touchantes poésies, fraîches fleurs écloses de l'esprit du poète, notre frère et ami.

1 fr. 50, librairie spirite ; il n'y a plus que 8 exemplaires, l'édition étant épuisée.

Errata : Page 64, ligne 12, lire : *s'il pouvait* au lieu de : *il pouvait*. — Page 66, lire : *Médium inconscient*, au lieu de *médium conscient*. Ce sont là, deux erreurs d'impression, qui doivent être rectifiées pour l'intelligence des propositions qui constituent la réponse à M. Bellemare. Revue du 15 janvier 1884.

Souscriptions aux conférences.

Mmes: Deconinck 30 fr. ; — Vve Deconink 3 fr. ; — Vve Joannès 10 fr. ; — Servy 10 fr. ; — Vve Pradère 10 fr. ; — Marie Bonnet 75 fr. ; — Vve Contamine 10 fr. ; — Beyrot 3 fr.

MM. Alfred Jourdeau 2 fr. ; — M. X... 5 fr. ; — Gautier 10 fr. ; — Aug. Lecomte 20 fr. ; — Albert Bardon 5 fr. ; — Cadaux 5 fr. ; — Darget 5 fr. ; — Launay 5 fr. ; — de Turck 10 fr. ; — Mertian 5 fr. ; — Ed. Robertfort 6 fr. ; — Delorme 5 fr. ; — Ch. Cassal 3 fr. ; — Delage 5 fr. ; — Dargaud 4 fr. ; — Lagneau Beaucourt 2 fr. ; — Vigouroux 4 fr. ; — J. Pargade 5 fr. ; — Aug. le Pontois 5 fr. ; — Trichont 5 fr.

Le Gérant : H. JOLY.

Clermont (Oise.) — Imp. DAIJX frères. Maison spéciale pour Journaux et Revues